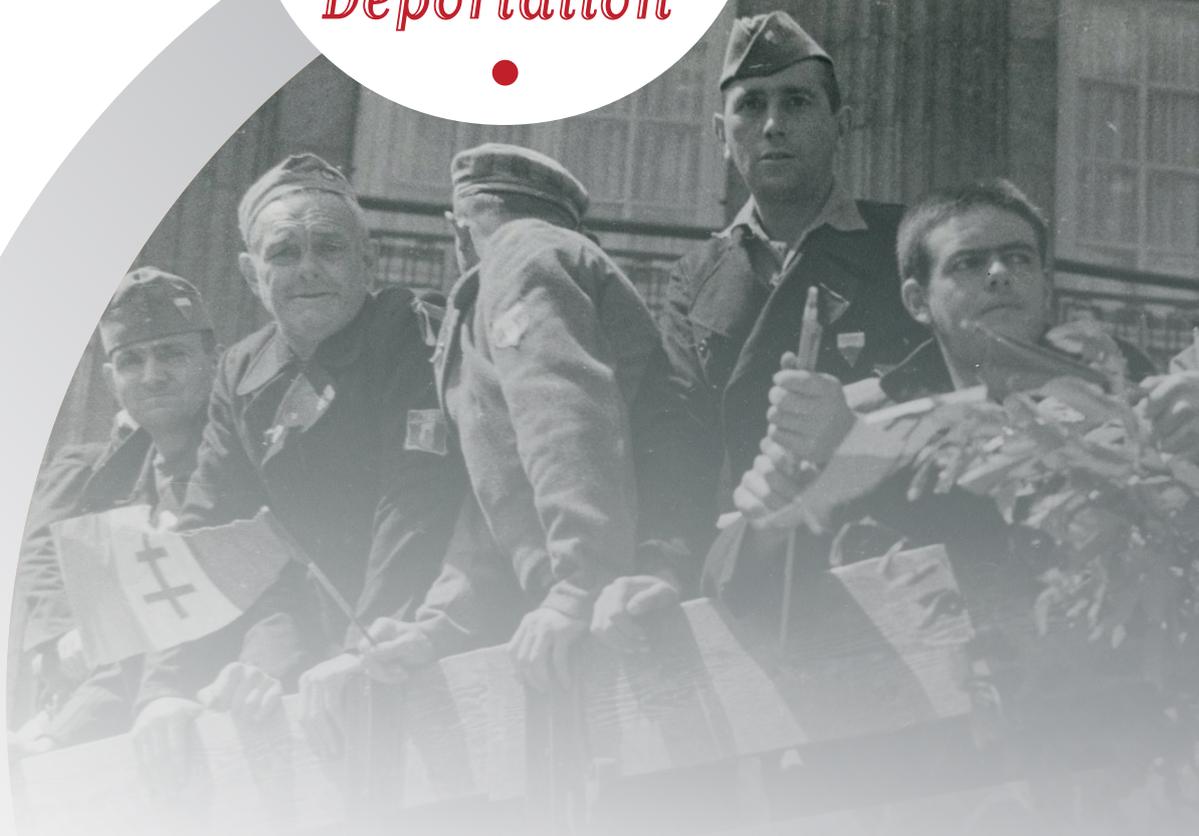


CNRD
2014-2015



Musée de la
Résistance
et de la
Déportation



PORTFOLIO

CONCOURS NATIONAL
DE LA RÉSISTANCE ET DE LA DÉPORTATION
LA LIBÉRATION DES CAMPS NAZIS,
LE RETOUR DES DÉPORTÉS
ET LA DÉCOUVERTE DE L'UNIVERS
CONCENTRATIONNAIRE

A la découverte des archives du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon : fiches documentaires

Introduction : La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire, Cécile Vast.

1. L'inconnu : une déportation sans retour ?

Fiche 1. Billet jeté d'un train de déportation (*document 1*).

Fiche 2. « Eux », éditorial de Requin dans *La Libre Comté*, 18 février 1945 (*document 2*).

2. Le chaos : la fin de la guerre, les évacuations et la libération des camps

Fiche 3. Cartes « Les principales évacuations et marches de la mort » et « La libération des principaux camps nazis 1944-1945 » (*documents 3 et 4*).

Fiches 4.1 et 4.2 « Retour de l'enfer », *La Libre Comté*, 15 et 19 avril 1945 (*documents 5 et 6*).

Fiche 5. Léon Delarbre, Voyage de Dora à Bergen-Belsen, dessin (*document 7*).

Fiches 6.1 et 6.2 « La fin d'un camp », témoignage de Pierre Rolinet sur la libération du camp d'Allach (Dachau) en mai 1945 (*documents 8 et 9*).

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 7. Jeannette L'Herminier, *Dans le wagon du retour*, dessins (*documents 10 et 11*).

Fiches 8.1 à 8.4 Une mission de rapatriement bisontine : la mission Marchand (*documents 12, 13, 14 et 15*).

Fiches 9.1 à 9.6 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1, 193, 245, 247 et 248 (*documents 16, 17, 18, 19, 20*).

Fiches 10.1 à 10.5 La prise en charge des déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1 et 2 (*documents 21, 22, 23 et 24*).

4. L'après : découvrir, connaître, juger, transmettre

Fiche 11. Photographie d'Alice Caldérone (*documents 25 et 26*).

Fiches 12.1 et 12.2. La frise du temps : le parcours d'un convoi, par Germaine Tillion, non datée (*document 27*).

Bibliographie indicative

Crédits et demande de visuels

Les fiches documentaires qui vous sont proposées ont été réalisées par les professeurs du Service éducatif du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

Elles ont pour ambition de proposer des documents ainsi que des pistes de réflexion à destination des élèves et des enseignants pour la préparation au Concours national de la Résistance et de la Déportation (CNRD).

Remerciements :

Toute l'équipe du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon (Dominique André, Sarah Brach, Vincent Briand, Anne-Laure Charles, Pauline Chevassu, Aurélie Cousin, Catherine Guinchard, Marie-Claire Ruet, Cécile Vast, Emeline Vimeux) ainsi que l'équipe du Service Marketing et Communication (Marie-Pierre Papazian et Silvia Miscelli).



La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire

« Là-bas [...] nous nous sommes armées de notre passé pour nous protéger, nous l'avons dressé entre l'horreur et nous pour nous garder entières, pour garder notre moi véritable, notre être. [...] Notre passé nous a été sauvegarde et rassurance. Et depuis que je suis rentrée, tout ce que j'étais avant, tous mes souvenirs d'avant, tout s'est dissous, défait. On dirait que je l'ai usé là-bas. D'avant il ne me reste rien. [...] Aujourd'hui, mes souvenirs, mon passé, c'est là-bas ».

Charlotte DELBO, *Mesure de nos jours*, Les éditions de minuit, p. 50

Introduction

« Le mois de février [1945] fut un véritable calvaire, les pieds dans la neige par - 25°C. Cependant, malgré un mur hermétique de silence sur les événements, nous commençons à savoir. Les raids, chaque jour plus fréquents et plus massifs, ces tapis d'avions nous encourageaient à tenir ».¹ Déporté au camp de concentration de Dachau, Pierre Rolinet évoque ici les conditions de l'attente d'une libération à venir dans une Allemagne nazie prise en étau entre Britanniques et Américains à l'ouest, et Soviétiques à l'est. De janvier à mai 1945, la progression des forces alliées sur le territoire du Reich s'accompagne de la découverte d'un univers concentrationnaire en pleine décomposition, qui n'a plus rien à voir avec le système méticuleusement organisé des années précédentes.

Les images diffusées à partir du mois d'avril 1945 fixent instantanément la perception du monde concentrationnaire nazi. La visite très médiatisée du général américain Eisenhower à Ohrdruf, puis les monceaux de cadavres du camp de Bergen-Belsen libéré par les Britanniques figent pour longtemps les représentations de la réalité concentrationnaire. Les clichés et les prises de vue cinématographiques des armées alliées jouent à cet égard un rôle essentiel ; les reportages photographiques de Margaret Bourke-White (Buchenwald pour *Life*), Thérèse Bonney (Vaihingen) ou Lee Miller (Buchenwald et Dachau pour *Vogue*), les archives filmées par les opérateurs du *Supreme Headquarters' Allied Expeditionary Force* (SHAEF), John Ford, George Stevens (Dachau) et Samuel Fuller (Falkenau), marquent la sensibilité du temps. Il s'agissait de montrer l'horreur dans sa « vérité » afin de disposer de témoignages et de preuves immédiates pour le jugement des criminels. Projetées en introduction au procès du tribunal de Nuremberg le 14 novembre 1945, ces images exposent un chaos qui ne montre qu'une partie de la réalité de l'entreprise criminelle et exterminatrice de l'Allemagne nazie. L'indistinction des victimes oblitère alors la singularité du génocide des Juifs.

La focalisation sur le moment de la Libération tend par ailleurs à effacer l'aggravation des conditions d'existence des déportés dans la période de fin de guerre. Lorsque les Soviétiques pénètrent le 27 janvier 1945 dans le complexe d'Auschwitz-Birkenau, puis en avril dans les camps de Sachsenhausen et Ravensbrück, ils découvrent des lieux en grande partie vidés de leurs internés depuis plusieurs jours. Le même scénario se répète pour les camps libérés par les Américains et les Britanniques. Les historiens estiment ainsi à environ 720 000 le nombre de personnes contraintes de subir les évacuations meurtrières des camps et de leurs *Kommandos*, les fameuses « marches de la mort » encadrées par les SS. Dans ces conditions épouvantables, plus du tiers des personnes décède au cours de ces semaines précédant la Libération. Rien n'est vraiment prévu par les Alliés pour prendre en charge les rescapés des camps nazis : le tragique bombardement par l'aviation britannique de navires de déportés dans la baie de Lübeck le 3 mai 1945 illustre une situation des plus chaotiques. L'absence de mesures préventives et sanitaires pour contenir les épidémies entraîne dans les jours qui suivent la libération des camps une forte mortalité (malnutrition, épuisement).

¹ « La fin d'un camp », témoignage de Pierre Rolinet (voir les fiches n°6.1 et 6.2).

L'improvisation caractérise également la plupart des rapatriements. En France, un Commissariat chargé des Prisonniers, Déportés et Réfugiés, créé par le Comité Français de la Libération Nationale en novembre 1943 et confié à Henri Frenay, devient un ministère du Gouvernement Provisoire de la République Française. Chargé jusqu'en novembre 1945 de l'organisation du retour des « absents » (1,69 millions de personnes), il donne la priorité au retour des prisonniers de guerre. En avril et mai 1945, bien que libérés, les déportés doivent se soumettre aux mesures de cantonnement imposées par les forces alliées regroupées au sein du SHAEF. Refusant l'attente d'une libération incertaine, certains déportés décident de rentrer par leurs propres moyens. Pour les autres, les rapatriements se font progressivement fin avril et début mai 1945 par avion jusqu'au Bourget. En zone soviétique, les derniers déportés rentrent par bateau depuis Odessa ou Mourmansk. En Franche-Comté, deux missions de rapatriement sont organisées par le Comité départemental de Libération de Belfort et par la Croix-Rouge de Besançon.

En 1945, seuls 3% des 76 000 juifs déportés de France et 40% des 90 636 déportés par mesure de répression² reviennent des camps de concentration et des centres d'extermination. La surmortalité frappe les rescapés dans les années qui suivent leur « retour » : « *Marcher librement, ne plus avoir peur ni faim. Le premier bain, la première salade, et ce doux soleil d'avril. Nous allions cependant comme en rêve. Où était cette joie inimaginable du retour ? Nous n'étions plus à la taille de cette joie, usées, limées comme des étoffes trop minces* ». ³

À travers ces fiches illustrées par les fonds d'archives du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, nous avons voulu aborder certains enjeux du thème proposé en 2015 aux élèves et aux enseignants : « La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire ». Le sujet est immense en effet ; sans prétendre tout traiter, nous suggérons simplement ici quelques pistes, appuyées sur de multiples supports documentaires qui mêlent les textes aux images : articles de presse, objets, dessins, photographies, témoignages, presse associative, brouillons et manuscrits des archives de Germaine Tillion, etc. Trois aspects sont plus spécifiquement développés :

1. Les conditions chaotiques et improvisées du rapatriement des déportés ;
2. La fonction du témoignage mêlée à la volonté de transmettre, de connaître et de juger ;
3. Les problèmes spécifiques du retour, la réinsertion et la réadaptation à la vie ordinaire des déportés.

Cécile Vast
Professeur d'histoire-géographie
Docteur en Histoire

² Bilan établi en juillet 2014 par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation. Voir la revue *Enjeu. Histoire et mémoires vivantes*, n°3, juillet 2014, p.182.

³ «Le retour », Geneviève de Gaulle, Bulletin *Voix et Visages*, n°1, juin 1946.

1. L'inconnu, une déportation sans retour ?

Fiche 1 Billet jeté d'un train de déportation

Denise Guillemin-Ducret, déportée le 28 avril 1943 au camp de concentration de Ravensbrück, parvient à jeter sur le ballast un billet destiné à sa maman qui habite Valentigney (Doubs). De nombreux déportés ont pu ainsi prévenir leurs proches de leur sort grâce à la solidarité des personnes qui ramassent ces billets le long de la voie ferrée et les transmettent aux familles par voie postale. Ce courrier exprime à la fois l'espoir d'un retour, le courage et l'incertitude.

Familles je vous prie faire parvenir ce à
maman, M^{me} Lucie Guillemin 12, rue du
Vernois Valentigney (Doubs) que je pars en
Allemagne le 28 avril, j'écrirais si la
permission m'est donnée sinon me pas
de faire le moral restera bon car je
veux revenir en France. J'essaierais de tra-
vailler de ne pas rester dans un camp. Je suis
avec des bonnes camarades. Je pense pouvoir
écrire et recevoir des colis. J'aurais du courage
jusqu'au bout. Ma chère Maman

CR 970.66.05

Mme Guillemin

Je te jure que j'en aurais de la santé, je me souviens
que j'ai pu retrouver mes jolies adresses à la fois et de
d'habitude, c'est maintenant pour l'instant me sera
d'être. Je te promets d'être courageuse et nous parler
3.000 hommes et j'essaie pour la même chose. Je
suis prêt pour travailler. Je ne pense pas que j'en
pas. L'absence de santé. Je suis une bonne fille
mais conserve la santé. Je suis une bonne fille
mais. Si je peux recevoir des colis, j'en aurai de
travaux, selon les choses que se gardent courage, j'espère
je pense que je n'y resterai pas longtemps. Je
suis sûr. Merci à la personne qui m'a aidé à
faire passer ce billet à ma maman. Je suis sûr que
un message sera à ma maman. Je suis sûr que
un message sera à ma maman. Je suis sûr que

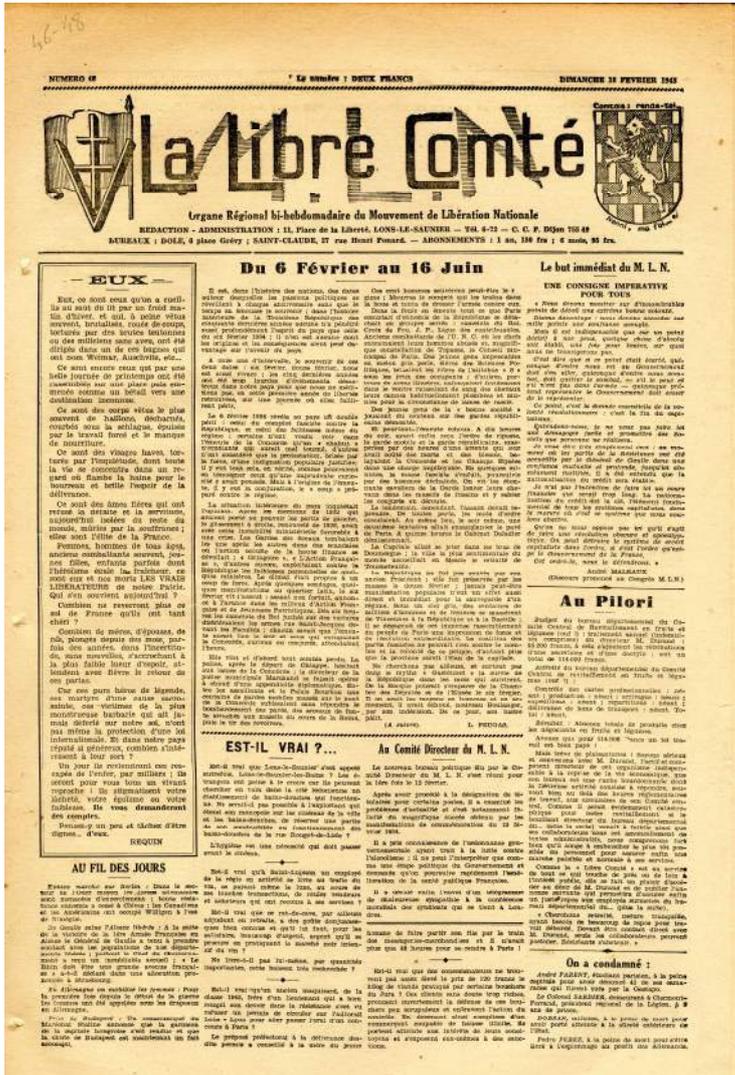
à la découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

1. L'inconnu : une déportation sans retour ?

Fiche 2 « Eux », éditorial de Requin dans La Libre Comté, 18 février 1945

En février 1945, la plupart des camps nazis ne sont pas encore libérés par les Alliés et l'univers concentrationnaire reste encore largement méconnu. Cet éditorial de *La Libre Comté*, journal issu des Mouvements Unis de Résistance, s'inquiète du sort des déportés, résistants ou victimes des repréailles de Saint-Claude en avril 1944. On remarquera la confusion dans la perception des différentes formes de déportation (Weimar pour Buchenwald, Auschwitz [sic]).



EUX

Eux, ce sont ceux qu'on a cueillis au saut du lit par un froid matin d'hiver, et qui, à peine vêtus souvent, brutalisés, roués de coups, torturés par des brutes teutoniques ou des miliciens sans aveu, ont été dirigés dans un de ces bagnes qui ont nom Weimar, Auschwitz, etc...

Ce sont encore ceux qui par une belle journée de printemps ont été rassemblés sur une place puis emmenés comme un bétail vers une destination inconnue.

Ce sont des corps vêtus le plus souvent de haillons, décharnés, courbés sous la schlague, épuisés par le travail forcé et le manque de nourriture.

Ce sont des visages haves, torturés par l'inquiétude, dont toute la vie se concentre dans un regard où flambe la haine pour le bourreau et brille l'espoir de la délivrance.

Ce sont des âmes fières qui ont refusé la défaite et la servitude, aujourd'hui isolées du reste du monde, mûries par la souffrance; elles sont l'élite de la France.

Femmes, hommes de tous âges, anciens combattants souvent, jeunes filles, enfants parfois dont l'héroïsme égale la fraîcheur, ce sont eux et nos morts LES VRAIS LIBERATEURS de notre Patrie. Qui s'en souvient aujourd'hui ?

Combien ne reverront plus ce sol de France qu'ils ont tant chéri ?

Combien de mères, d'épouses, de fils, plongés depuis des mois, parfois des années, dans l'incertitude, sans nouvelles, s'accrochant à la plus faible lueur d'espoir, attendant avec fièvre le retour de ces parias.

Car ces purs héros de légende, ces martyrs d'une cause sacrée, ces victimes de la plus monstrueuse barbarie qui ait jamais déferlé sur notre sol, n'ont pas même la protection d'une loi internationale. Et dans notre pays réputé si généreux, combien s'intéressent à leur sort ?

Un jour ils reviendront ces rescapés de l'enfer, par milliers; ils seront pour vous tous un vivant reproche; ils stigmatiseront votre lâcheté, votre égoïsme ou votre faiblesse. Ils vous demanderont des comptes.

Pensez-y un peu et tâchez d'être dignes... d'eux.

REQUIN



Document n°2 : « Eux », éditorial de Requin dans *La Libre Comté*, 18 février 1945.
© Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

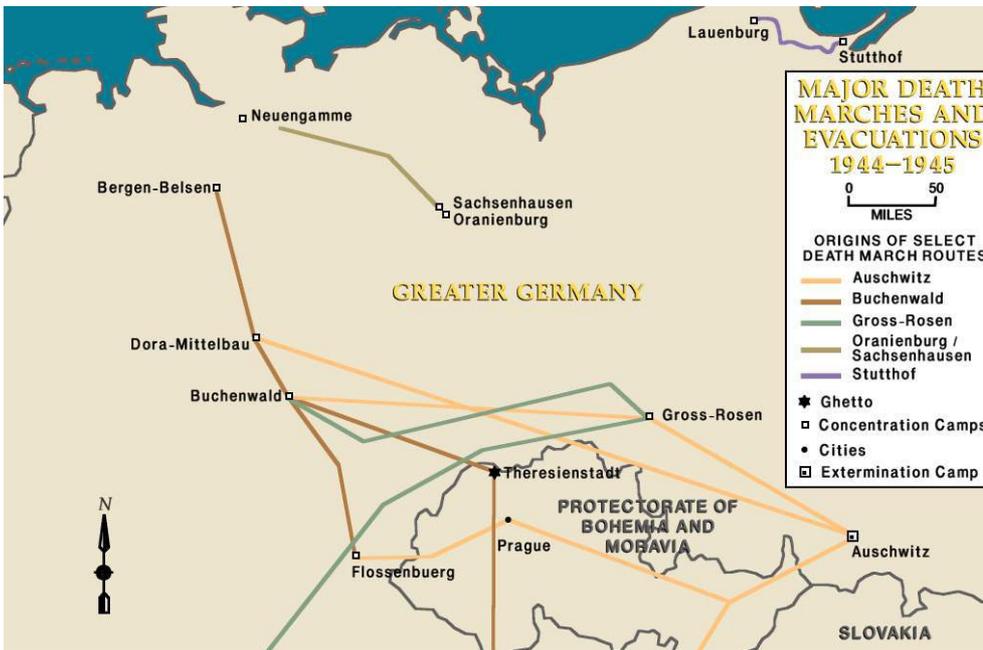


à la découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

2. Le chaos : la fin de la guerre, les évacuations et la libération des camps

Fiche 3 Cartes « Les principales évacuations et marches de la mort, 1944-1945 » et « La libération des principaux camps nazis, 1944-1945 »



Documents n° 3 et 4 : Cartes « Les principales évacuations et marches de la mort » et « La libération des principaux camps nazis 1944-1945 ».

© United States Holocaust Memorial Museum, Washington, DC.

à la découverte

Musée de la Résistance et de la Déportation

2. Le chaos : la fin de la guerre, les évacuations et la libération des camps

Fiche 4.1 « Retour de l'enfer », La Libre Comté, 15 et 19 avril 1945

Le complexe concentrationnaire d'Auschwitz-Birkenau situé en Pologne est libéré par les Soviétiques le 27 janvier 1945. Rappelons qu'il est composé de trois parties : un camp de concentration (Auschwitz I), un centre d'extermination (Auschwitz- Birkenau) et un centre industriel avec l'usine IG-Farben de Buna-Monowitz (Auschwitz III).

Le texte publié ici fait partie des tout premiers documents et témoignages diffusés par la presse sur Auschwitz, sans vraiment distinguer la spécificité du génocide des Juifs. Le texte reste assez précis sur l'étendue du complexe concentrationnaire et la présence de plusieurs camps.

1,3 million de personnes ont été déportées à Auschwitz, dont 1,1 million assassinées.

RETOUR DE L'ENFER

Le premier rescapé d'AULCHWITZ parle du Camp ue la mort lente

LE CAMP DE DACHAU

On a beaucoup parlé de Dachau. Notre ami n'en garde pas un trop mauvais souvenir. C'était, dit-il, un paradis à côté d'Auschwitz. Ce qui rend la vie pénible c'est le fait de travailler sous terre.

« La nourriture n'était pas fameuse et il fallait travailler 12 heures par jour. J'étais au camp d'Allach avec plusieurs camarades jurassiens, la plupart d'Arbois. La camaraderie et la solidarité qui nous unissaient nous faisaient prendre notre mal en patience.

Le 2 décembre dernier le Chef du Bureau Politique vient m'interroger et je quitte le camp pour une destination inconnue. Après 5 jours de voyage j'arrive à Auschwitz.

CONDAMNE A MORT

Là, je parais encore devant le Bureau Politique, le Gestapo du Camp ; je dois à nouveau subir les mêmes tortures qu'à Besançon, de plus j'ai perdu toutes mes dents sauf trois cassées à coups de poing.

Je suis condamné à mort, on me conduit alors au camp d'extermination où je resterai jusqu'à la libération. On tatoue sur mon bras un numéro 200.002. C'est un numéro d'ordre, pour mon exécution définitive, car on fait les choses en règle à Auschwitz. Dès les premiers jours je peux à l'aide de recouplements calculer la date de mon exécution ; celle-ci aura lieu vraisemblablement autour du 7 février. Il me reste donc un mois et demi à vivre.

LE CAMP

DE LA MORT LENTE

La vie à Auschwitz : Comment la dépeindre ? Nous ne sommes plus des hommes, mais des bêtes accomplissant tous leurs gestes machinalement. Dans ce camp on rencontre des prisonniers de toutes nationalités, pour la plupart Juifs, hommes, femmes et enfants.

La nourriture : une soupe de betteraves à midi, 250 grammes de pain le soir. A ce régime on n'engraisse pas. De 89 kgs je suis descendu à 53 kgs. On nous passe régulièrement à la bascule. Lorsque l'un d'entre nous n'atteint pas 45 kgs on le supprime par un moyen ou l'autre.

On nous fait exécuter les travaux les plus divers et les plus répugnants. Tous les jours 2 à 300 d'entre nous passaient aux douches, dans une pièce hermétique ; au lieu d'eau on envoyait des gaz. L'agonie durait 20 minutes. Après quoi on employait les vivants à débarrasser les cadavres et à les jeter dans un four crématoire, plus exactement une fosse où l'on mettait une rangée de bois puis une de cadavres et ainsi de suite jusqu'à ce que la fosse soit pleine. Le tout était arrosé d'essence et cela brûlait 24 heures durant. Les vivants devaient assister à ce lugubre spectacle. Les enfants au-dessous de dix ans ne passaient pas à la chambre à gaz, ils étaient jetés vivants dans le brasier. Lorsque tout était consommé nous devions vider nous-mêmes les fosses de leurs cendres. Les crânes restaient généralement intacts ; nos tortionnaires utilisaient les femmes internées à les pulvériser avec des maillets. Ce travail était accompli machinalement. On vivait dans un hébétément totale.

(A suivre)

UN HEROS

PARMI TANT D'AUTRES

Dut la modestie de notre ami en souffrir, je ne saurais commencer ce récit sans donner quelques indications sur son auteur. Officier aviateur, prisonnier évadé puis repris, et évadé à nouveau, le héros de cette aventure eut la douleur de perdre toute sa famille femme et enfants, lors d'un bombardement par l'aviation allemande au printemps 1940. Dès son retour en France, il entre dans la Résistance et après avoir participé à l'organisation du maquis en Provence puis dans le Vercors il se trouve à Lyon où la Gestapo vient le cueillir et le manque. Il s'installe alors dans le Jura et assure la liaison Vercors - Paris par Dijon.

C'est dans un bourg jurassien, qu'à la suite d'une dénonciation on vient l'arrêter le 2 mai 1944.

PREMIERES TORTURES

Il est alors transféré à Besançon à la prison de la Butte mais auparavant il fait un séjour à la Cave de la Gestapo où il doit subir en guise d'interrogatoire toute la gamme des tortures : schiague, dancier, supplice de la baignoire, aiguilles que l'on enfonce dans les parties, course pieds nus sur un plancher garni de punaises, pendaison par les pouces puis par les pieds ; enfin le supplice du cerceau. Ce dernier, le plus terrible, consiste à enfermer le patient dans un coffre où il lui est impossible de faire un mouvement. Afin d'éviter l'enfoncement de la boîte crânienne on place un coussin sur la tête de la victime, puis on commence à l'aide d'une presse à écraser celle-ci, les os craquent, on arrête au moment où la colonne vertébrale risque de se rompre. La victime est évanouie, à son réveil on lui donne à boire une verre d'eau salée.

Puis c'est la déportation à Compiègne et de là à Dachau.



à la
découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

2. Le chaos : la fin de la guerre, les évacuations et la libération des camps

Fiche 4.2 « Retour de l'enfer », La Libre Comté, 15 et 19 avril 1945

RETOUR DE L'ENFER (1)

Un rescapé de la mort lente l'Auschwitz libéré par les Russes a été rapatrié par avion et a bien voulu nous narrer ce que fut sa captivité et son séjour au camp d'extermination. Ce récit est un témoignage accablant contre le nazisme. En voilà la suite :

DES BARBARES RAFFINES

Je vous ai conté la vie normale de notre camp, mais en dehors de ces exécutions régulières, accomplies rituellement si j'ose dire, nous assistions parfois à des actes de cruauté barbare inimaginables.

Il arrivait qu'au lieu de passer les victimes à la chambre à gaz on les jetât directement dans le brasier.

Lorsque la Hongrie capitula, 4.500 Hongrois, juifs pour la plupart, furent ainsi brûlés en 24 heures.

Parfois on assistait à des pendaisons. J'ai vu un Polonais pendu à une potence, la corde passée sous les bras. Ses bourreaux ont placé au-dessous de lui une bassine d'alcool solidifié qu'ils ont enflammé. Inutile de vous dépeindre les souffrances endurées par la victime.

Les Russes et les Polonais eurent surtout à souffrir de ces accès de sauvagerie. Des femmes et des enfants eurent les yeux arrachés.

L'âme de ces tortionnaires est impénétrable et on se demande quels mobiles les font parfois agir. En voici quelques exemples :

Il y avait à proximité un maquis polonais. Un maquisard polonais grièvement blessé est capturé. On lui ampute le bras et il est soigné d'une façon parfaite. Lorsqu'il est complètement guéri on lui donne un bulletin de sortie et il est exécuté sur le champ.

Un jour, un S.S. est chargé de précipiter un certain nombre de condamnés dans un brasier. Il accomplit consciencieusement (?) sa tâche. Arrivé au dernier il va faire le même geste mais tout à coup retient sa victime : elle est en surnombre ; il a déjà exécuté la quantité d'hommes qui lui a été indiquée. Le nazi libère ce rescapé miraculeux, un jeune gars de 18 ans, qui dès lors ayant perdu la raison, errera dans le camp sans que ses bourreaux s'intéressent une seule fois à lui.

DES TEMOINS IRREFUTABLES

Les professeurs de la faculté de Varsovie :

Il y eut aussi au camp d'Auschwitz de nombreuses expériences de vivisection. On enlevait notamment les ovaires aux femmes pour faire des essais de reproduction artificielle. Des professeurs de la faculté de médecine de Varsovie, internés depuis quatre ans libérés comme nous par l'avance russe ont assisté à toutes ces expériences criminelles. Ils ont accumulé les preuves et constitué un dossier accablant contre la civilisation germanique.

Enfin, je veux vous conter un détail sur la vie du camp pour vous montrer dans quel esprit nous vivions : il était interdit aux S.S. de pénétrer dans les baraquements. Ceci pour la bonne raison que chaque S. S. qui pénétrait dans une baraque était un homme mort. Les prisonniers se jetaient sur lui malgré ses armes et le réduisaient en bouillie. On m'a signalé plusieurs cas dans ce genre.

UN BILAN IMPRESSIONNANT

Le camp d'Auschwitz était composé en réalité de plusieurs camps. Le tout avait 40 kms de tour et contenait 180.000 détenus.

Depuis 1940, les fours crématoires fonctionnèrent sans arrêt. La statistique officielle dressée par le Gouvernement Russe estime à 7 millions le nombre de victimes exécutées et incinérées au camp d'Auschwitz et à 3 millions celles qui périrent au nom moins célèbre camp de Meidneck.

Plus de morts qu'il n'en est péri au combat pendant ces cinq années de guerre, n'est-ce pas là le bilan le plus éloquent de la barbarie nazie ?

(A suivre)

(1) Suite de l'article paru dans la « Libre Comté » du 15 avril.



à la
découverte

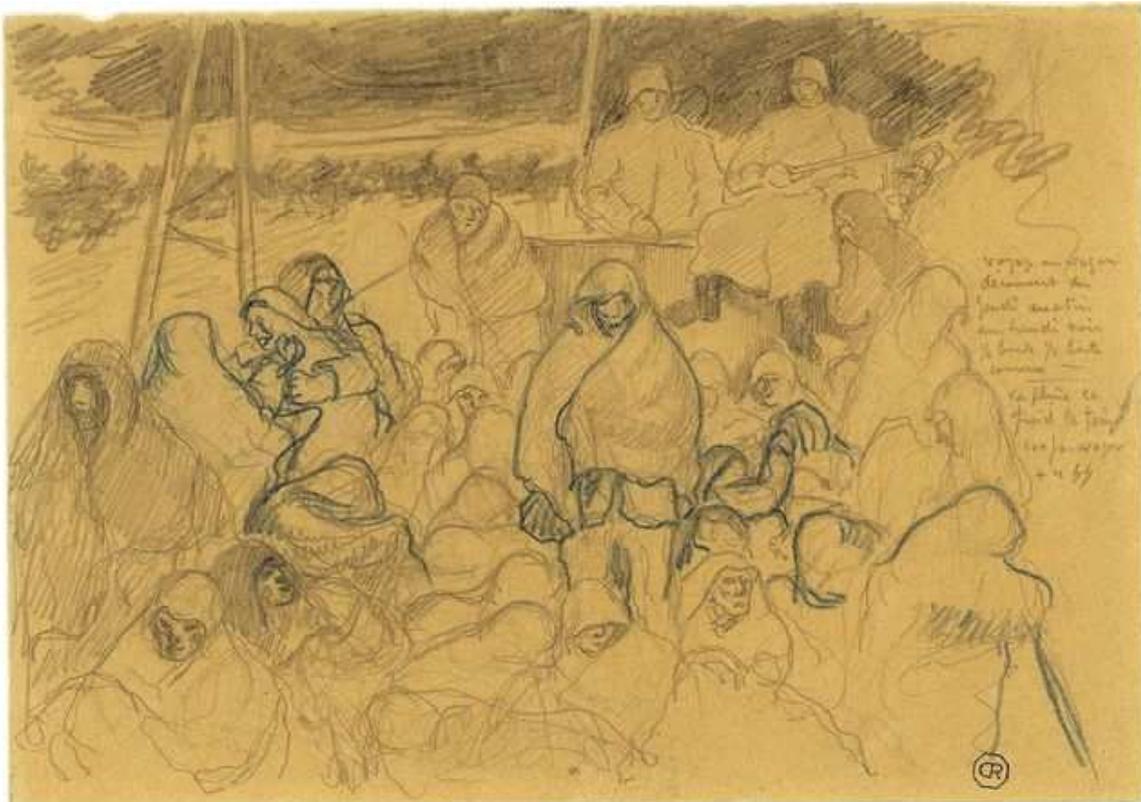
du
**Musée de la
Résistance**
et de la
Déportation

2. Le chaos : la fin de la guerre, les évacuations et la libération des camps

Fiche 5 Léon DELARBRE, *Voyage de Dora à Bergen-Belsen*, avril 1945

Conservateur de la ville de Belfort, résistant, Léon Delarbre est déporté à Auschwitz le 27 avril 1944, puis transféré à Buchenwald, Dora et enfin Bergen-Belsen. Ses dessins de déportation sont réalisés clandestinement. Le *voyage de Dora à Bergen-Belsen* est un témoignage des « marches de la mort », évacuations des camps de concentration par les nazis au moment de l'avancée des Alliés.

Note de Léon Delarbre à droite de son dessin : « Voyage en wagon découvert du jeudi matin au lundi soir - Une demi boule de pain, une demi boîte de conserve - La pluie, le froid, la faim, cent par wagon plus quatre S.S. 1945 »



2. Le chaos : la fin de la guerre, les évacuations et la libération des camps

Fiche 6.1 « La fin d'un camp », témoignage de Pierre Rolinet sur la libération du camp d'Allach (Dachau) en mai 1945

« Mai 1945, la guerre se termine mais, au camp d'Allach annexe de Dachau, les déportés continuent à mourir ; le camp gardé par les Américains est consigné en raison du typhus, tandis qu'à Besançon, alertée par un évadé d'Allach, la Croix-Rouge met sur pied un convoi humanitaire (...). Pierre Rolinet, déporté-résistant NN (...) nous fait revivre des journées d'angoisse et d'espoir :

22 avril 1945 – Nous apprenons que Nuremberg est tombé aux mains des Alliés. (...)

23 avril 1945 – La direction du camp demande d'établir la liste de tous les détenus capables de marcher 20 à 30 km par jour. Les médecins sont formels : la plupart des détenus ne pourrait supporter de telles épreuves. (...)

27 avril 1945 – Nouveau rassemblement général, mais les détenus sont renvoyés dans les blocks, notre départ n'est pas encore pour aujourd'hui !

28 avril 1945 – Surprises... dans la nuit la plupart des SS ont abandonné leurs baraquements, il ne reste que quelques sentinelles, on voit certaines d'entre elles revêtir des habits civils dans les miradors, puis, abandonnant leurs armes, prendre la fuite à travers champs (...).

29 avril 1945 – Nous hissons des drapeaux au faite des miradors, les commissions mises en place s'apprêtent à gérer le camp, il n'y a plus qu'un maigre stock de vivres (...)

30 avril 1945 – A l'exception des hommes de corvées – la corvée de cadavres ne chôme guère- les détenus font la grasse matinée, on a mal dormi cette nuit dans l'attente d'un lendemain dont on espère tant (...) Peu après arrivent des officiers sur des jeeps. Ils avancent difficilement au milieu de cette foule d'homme amaigris. Dans les blocks des grands malades, des détenus tentent de se lever. La plupart retombent, quelques-uns achevés par la joie. Ils pleurent sur cette liberté, sur cette liberté si longtemps attendue (...) Problème principal : le rapatriement, une liste nominative de tous les détenus est immédiatement établie (...)

3 mai 1945 – Nous sommes 8 000 à l'intérieur d'un camp entouré de fils de fer barbelés. Des soldats américains occupent les miradors, nul ne doit y entrer ou sortir sans autorisation. Plusieurs détenus qui tentaient de franchir les barbelés ont été blessés par balles. (...)

7 mai 1945 – Si la question de l'alimentation va en s'améliorant au fur et à mesure que les journées s'écoulent, il n'en est pas de même du rapatriement ; ce problème nous tenaille chaque jour davantage (...)

8 mai 1945 – Le scepticisme a gagné les esprits, et c'est presque dans l'indifférence que nous accueillons la nouvelle de la signature de l'armistice. (...) Les journées sont longues, on se lève tard, on se promène dans le camp, on se regroupe par affinité (...)

11 mai 1945 – (...) toujours pas de nouvelles de la France (...)

14 mai 1945 – Les Américains laissent entrevoir une prochaine évacuation du camp, une 2^{ème} désinfection générale du camp au DTT est ordonnée (...)

17 mai 1945 – Toujours pas de date fixée pour le rapatriement (...)

20 mai 1945 – Nouvelle déception, on nous annonce que, faute d'ambulances et de véhicules de transport, les départs ne pourront commencer que le 24 mai !

21 mai 1945 – Toujours attendre... Ce jour s'écoule dans une attente fébrile, mais dans une attitude pleine de discipline. Les médecins classent les détenus suivant la gravité de leur état en vue de leur évacuation : couchés, assis, debout... Vers 17 heures, un camion du Doubs arrive vers le camp. Nous reconnaissons immédiatement notre camarade Nicolas, qui nous avait quittés le 3 mai. Il était accompagné de Madame Marchand directrice de la Croix Rouge et de Marie-France Tauffliebe-Luc, sa secrétaire. Quelle joie ! Enfin la délivrance, nous établissons rapidement une liste de régionaux ».

Le 19 décembre 1997
Pierre Rolinet, déporté NN
Mle 11902 au Struthof

2. Le chaos : la fin de la guerre, les évacuations et la libération des camps

Fiche 6.2 « La fin d'un camp », témoignage de Pierre Rolinet sur la libération du camp d'Allach (Dachau) en mai 1945

A l'échelle nationale, les prisonniers et déportés commencent à regagner la France en juin 1945. Ainsi, près d'un an s'est écoulé depuis la libération du territoire. Il y a donc un décalage entre la fin de la guerre vécue par les Français et les retrouvailles difficiles avec les rapatriés. 72% des retours ont donc lieu en mai et juin 1945 et sur 2,5 millions de rapatriés, on compte 70 000 déportés.



Pierre Rolinet

Marie-France Tauffliebe Luc

Robert Nicolas

Marguerite Marchand



à la
découverte

du
**Musée de la
Résistance
et de la
Déportation**

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 7 Jeannette L'HERMINIER, *Dans le wagon du retour*, mai 1945

Dans le wagon du retour,
aux côtés du drapeau tricolore que
nous avons fabriqué, se quitte le
passage de la frontière de ce jour...



Jeannette L'Herminier, née à Nouméa en 1907, entre en résistance au sein du réseau « Jean-Marie » du Special Operations Executive (SOE) et participe à l'hébergement clandestin d'aviateurs alliés à Paris.

Elle est arrêtée avec sa belle-mère, Marguerite L'Herminier, en septembre 1943, puis déportée à Ravensbrück dans le convoi des « 27000 » le 31 janvier 1944. Quelque temps après son arrivée au camp de concentration, elle se met à dessiner ses camarades avec des moyens de fortune.

Elle est transférée en avril 1944 au Kommando d'Holleischen (Tchécoslovaquie), aux usines Skoda. Libérée le 5 mai 1945, elle rentre à Paris le 25 mai.

Ces deux dessins du retour dans un wagon révèlent les conditions précaires dans lesquelles une grande partie des déportés survivants ont pu rejoindre leur pays. Ils témoignent aussi avec émotion de la force du patriotisme et de la solidarité.



à la
découverte

du
**Musée de la
Résistance
et de la
Déportation**

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 8.1 Une mission de rapatriement bisontine : La mission Marchand

Dans les premiers mois de 1945, le rapatriement progressif des différentes catégories de personnes internées dans les camps nazis est pris en charge par le ministère des Prisonniers, Déportés et Rapatriés que dirige Henri Frenay au sein du GPRF. Cependant, au fur et à mesure de l'ouverture des camps en Allemagne et en Europe orientale, des difficultés de tous ordres entravent les démarches entreprises pour le retour des « absents ».

La lenteur des opérations organisées par les Alliés, l'impatience des familles et l'inquiétude sur le sort des déportés expliquent l'envoi de missions ponctuelles dûment mandatées par les autorités administratives locales. C'est le cas de deux missions de rapatriement franc-comtoises envoyées en mai 1945 dans le camp de concentration de Dachau : celle du Comité départemental de la Libération (CDL) de Belfort, et celle menée par **Marguerite Marchand (1905-1968)**, responsable de la Croix-Rouge à Besançon. Marguerite Marchand dirige le service des prisonniers, internés et déportés de la Croix-Rouge du Doubs, et prolonge à travers cette mission une activité d'aide et de soutien qui a accompagné les résistants internés et leurs familles pendant toute la période de l'Occupation. Elle partira une nouvelle fois récupérer des déportés des camps allemands en juin et juillet 1945.

CEUX DE LA RÉSISTANCE
C.D.L.R.
MEMBRE DU C.N.R. ET DU C.P.L.

ANNÉE
1944-1945

Nom : *Marchand*
Prénom :
Adresse : *Rue de Lyon à Besançon*
Nom, Prénom et adresse du Parrain :

Le Responsable :
Maudouy

N° **021701**
983-861-A2 (1)



à la découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

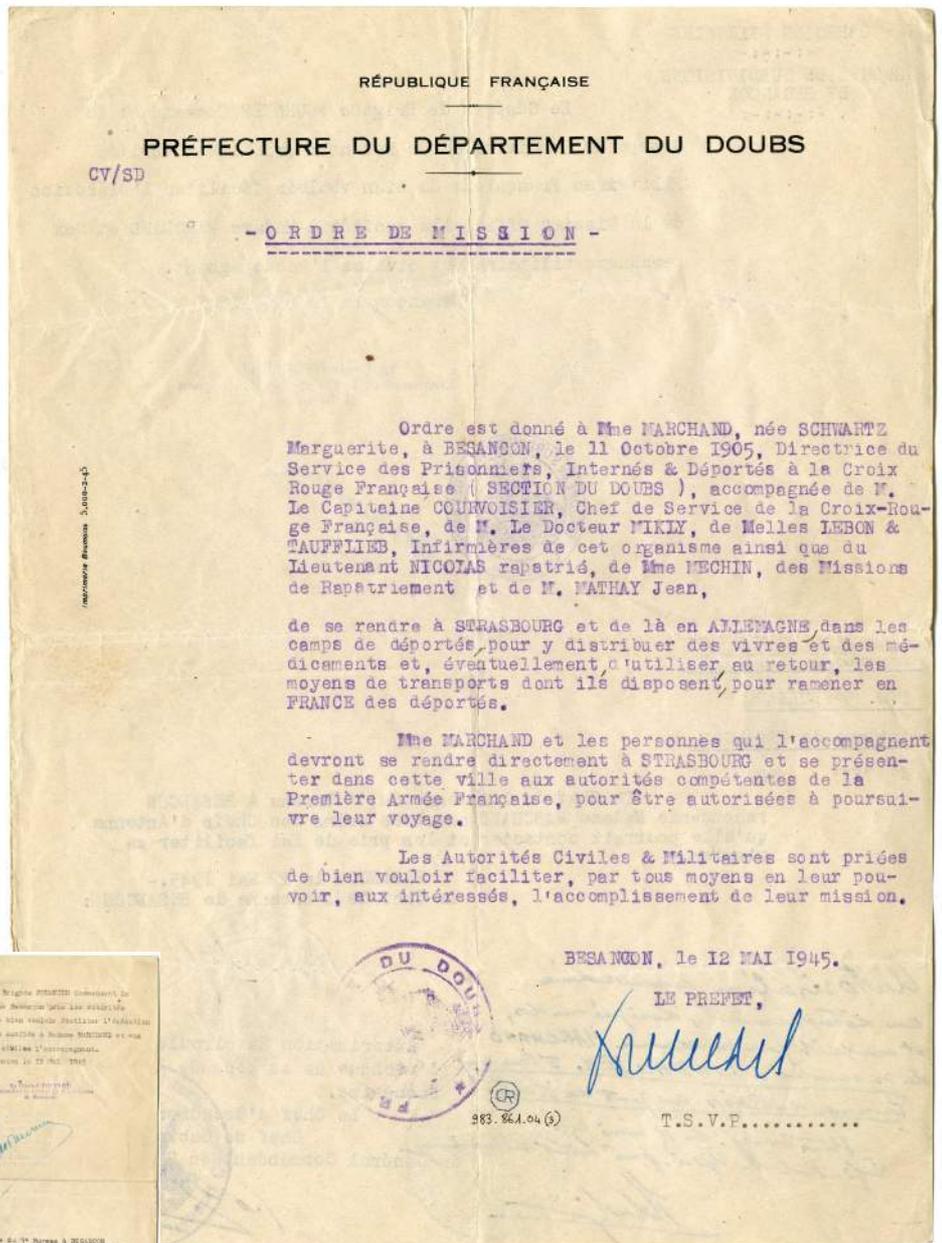
Fiche 8.2 Une mission de rapatriement bisontine : La mission Marchand

Libérés par les Américains le 29 avril 1945, le camp de Dachau et le kommando d'Allach sont immédiatement placés en quarantaine.

Dans la crainte des risques de contamination par les épidémies de typhus et de dysenterie, les anciens déportés sont consignés à l'intérieur du camp. Certains échappent néanmoins à la vigilance des soldats américains chargés de les surveiller, et tentent de retourner dans leur pays.

Un résistant franc-comtois déporté, le lieutenant Robert Nicolas, parvient ainsi à rentrer à Besançon au début du mois de mai ; il alerte immédiatement Marguerite Marchand sur l'état sanitaire inquiétant de ses camarades.

L'impatience, l'incertitude, les restrictions et la faim rendent en effet de plus en plus insupportables les conditions d'attente dans les camps. Une expédition est alors rapidement organisée avec deux camions réquisitionnés par le Préfet du Doubs ; une infirmière, un médecin, un chauffeur, une représentante du Ministère, notamment, composent le convoi.



Document n°13 : Ordre de mission délivré à Marguerite Marchand le 12 mai 1945 par le Préfet du Doubs © Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, Fonds Marchand, recto et verso.

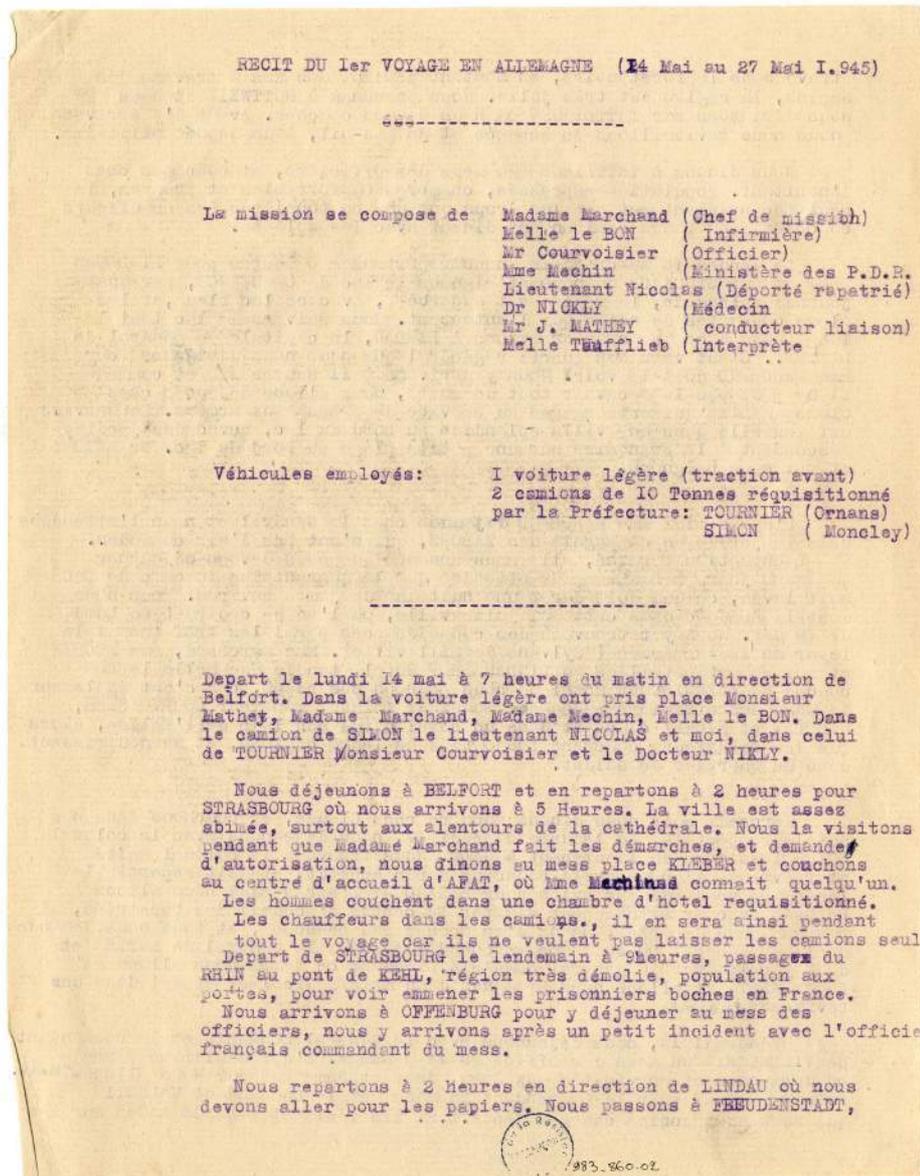
à la
découverte

du
**Musée de la
Résistance
et de la
Déportation**

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 8.3.1 Une mission de rapatriement bisontine : La mission Marchand

Une jeune interprète âgée de 20 ans, Marie-France Tauffliebe, accompagne cette mission ; son récit, rédigé quelques mois après son retour d'Allemagne, raconte avec détail les démarches, les difficultés et l'état sanitaire dans lesquels le rapatriement des déportés francs-comtois s'est déroulé.



Document n°14 : Récit du 1^{er} voyage en Allemagne effectué du 14 au 27 mai 1945, établi par Marie-France Tauffliebe, infirmière-interprète © Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, Fonds Marchand, page 1.

à la
découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 8.3.2 Une mission de rapatriement bisontine : La mission Marchand

traversons la forêt noire, en montant pendant des Kms à travers des sapins, la région est très jolie. Nous passons à ROTTWEIL et nous nous dirigeons sur TUTTLINGEN où nous devons coucher. Avant d'y arriver nous nous ravitaillons en essence et en gas-oil, à un dépôt militaire.

Nous dinons à TUTTLINGEN au mess des officiers, et couchons chez l'habitant. Population pressée, chambres confortables et propres, le seul inconvénient est que les drapeaux ont des boutons. Les chauffeurs couchent dans leurs camions, et dînent avec les soldats.

Le lendemain mercredi 16, nous repartons à 6 heures pour LINDAU en passant par STOCKACH où nous atteignons le lac de CONSTANCE, par une journée splendide, la région est superbe, avec ce lac bleu, et les Alpes couvertes de neige qui l'entourent. Nous suivons le lac tout le long jusqu'à ce que nous arrivions à LINDAU, la capitale du général de LATTRE.. C'est vers son quartier général que nous nous dirigeons car Mme MARCHAND doit le voir. Nous y arrivons à 11 Heures 1/2 et comme il ne peut pas la recevoir tout de suite, nous allons déjeuner chez Claude MAILLE qui est engagée au service de presse aux armées. Ce service est installé dans une villa splendide au bord du lac, avec des jardins descendant à la Française sur une petite plage au bord du lac. Mr MATHEY et moi nous baignons.

L'après-midi Mme MARCHAND dîne chez le Général et nous l'attendons dans le jardin en compagnie des TABORS, qui n'ont pas l'air commodes.

L'entretien terminé, elle nous annonce que nous devons séjourner quelques jours à LINDAU pour attendre que la quarantaine du camp de DACHAU soit levée, ce qui doit durer une semaine de jours environ. Nous nous installons donc dans cette si jolie ville, où l'on se croirait au bord de la mer. Nous y retrouvons des connaissances parmi les AFAT tenant le foyer de la 1er Armée (Sylvane de Milleville). Mme Marchand, Mme MECHIN et moi sommes installées au LINDAUERHOF Hotel, tandis que Melle le BON couche au BAYERISCHER Hotel où nous prenons nos repas, car c'est également le mess des officiers passagers. Monsieur MATHEY, Monsieur COURVOISIER, NICOLAS et NICKLY couchent dans un hotel situé non loin de l'Eglise, alors que les chauffeurs couchent toujours dans leurs camions, et se nourrissent dans un quartier de soldat.

Mardi soir nous dinons encore chez Claude, et couchons dans nos hotels respectifs. Le lendemain jeudi 17, nous déjeunons avec le colonel LOICHOOT au mess du lieutenant AUGADE. Nous trouvons le colonel agité et fiévreux, il nous parle beaucoup à bon appétit, et doit repartir le lendemain vendredi par avion pour BESANCON? L'après-midi nous allons à BREGENZ avec Mr MATHEY pour visiter le centre d'accueil des rapatriés, il y a quelques déportés, on ne s'en occupe pas beaucoup, et tous nous demandent de les ramener.. Le soir Mme Marchand dîne chez le Général de LATTRE et doit y retrouver le général SCHWARTZ. Pendant ce temps nous allons au foyer AFAT, et allons nous promener Jean MATHEY, Nicolas, et moi dans un ravissant endroit.

Vendredi 18, nous déjeunons avec le Général SCHWARTZ et le commandant de VILLEDARLE au mess des officiers de passage? L'après-midi se passe en démarches et en visites aux 2eme, 3eme et 5eme Bureau? Nous allons avec Mr MATHEY voir le Commandant THOMASO et le Commandant VALENTIN qui sont en principe chargés des P.D.R. ils résident à LANGENARGEN sur les

à la
découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 8.3.3 Une mission de rapatriement bisontine : La mission Marchand

II

bords du lac.

Samédi 19, nous partons à 6 heures du matin avec la voiture de Mr MATHEY, et Nicolas en direction de STUTTGART, nous passons par RAVENSBURG, BIBERACH, et arrivons à 9 heures chez le Général Schwartz qui nous fait aussitôt conduire à la revue qui doit avoir lieu à 10 Heures R. Revue splendide qui se déroule au milieu des ruines. M^{me} général de GAULLE passer les troupes en revue sur une longueur de 5 Km debout dans son Command Çar, puis les troupes passent devant lui après la remise des décorations. La tribune est dressée devant les palais des HOHENZOLLERN en ruines. Pendant 3 Heures c'est un défilé ininterrompu de régiments d'infanterie, de tirailleurs, de gommiers, d'infirmières ambulances chars, unités motorisées, pendant qu'une excoadille en forme de croix de lorraine passe au dessus de nos têtes. Le défilé se termine à 2 heures et nous revenons déjeuner au quartier général,, l'après midi nous restons à STUTTGART, nous visitons le centre d'accueil, et les ruines de la ville qui fut une belle ville.

Le lendemain matin dimanche 19 nous repartons pour LINDAU en passant à RAVENSBURG, où nous avons appris que le colonel LOICHOT était hospitalisé à l'hopital 425 où se trouve Ginette MULATIER. Nous le trouvons très malade, le médecin déclare une infection généralisée, il a beaucoup de fièvre et l'on craint le typhus. Le médecin nous fait une attestation qui doit permettre à la famille de venir le voir quelques jours plus tard et d'être avec lui pour ses derniers moment. (Il est mort le jeudi 24 mai, juste 3 jours après son déjeuner avec nous.)

Nous revenons à LINDAU, dimanche pour déjeuner, Mr MATHEY repart aussitôt emmenant NIKLY pour Besançon.

L'après-midi nous allons avec une voiture militaire, Mme MARCHAND un capitaine de la mission de BELFORT et moi aux îles de MAINAU et de REICHENAU situés de chaque coté de CONSTANCE. A Mainau Mme Marchand entre et visite les déportés, il y en a quelques uns de la région qui sont intrans portables parceque trop faibles (Regnier, Perroton) L'île est très bien aménagée, c'est un véritable hotel, avec salons et tout le confort possible. Les infirmières sont des infirmières de Croix-Rouge très gentilles.

A Reichenau il n'y a pas encore de déportés, on attend la fin de la quarantaine.

Lundi 21 Mme Marchand obtient les autorisations nécessaires pour aller en zone américaine et nous faisons nos préparatifs pour partir le lendemain mardi 22.

Nous partons à 7 heures avec nos 2 camions Mme Marchand NICOLAS et moi, dans l'un, Mr Courvoisier, Melle le Bon et ~~Mr K...~~ dans l'autre

Nous déjeunons à INNING dans un mess d'officier, dans le pays nous trouvons du beurre. Nous arrivons au camp d'Allach à 5 Heures, nous entrons une 1^{er} fois au camp et disons à ceux de notre région de se préparer à repartir avec nous. Ils sont encore assez nombreux au camp et sont surveillés de très près par les Américains qui leurs interdisent absolument de sortir.

A 7 heures nous partons pour le village de DACHAU et arrivons après bien des difficultés à nous loger chez l'habitant et à diner avec nos provisions dans la mairie du pays, car les Américains, ne veulent pas s'occuper de nous.

à la
découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 8.3.4 Une mission de rapatriement bisontine : La mission Marchand

III
XXXXXX.

Le lendemain matin nous entrons au camp de DACHAU, énorme camp qui ressemble plutôt à un village où il reste encore des quantités de déportés que l'on ne veut pas lâcher à cause du typhus, mais dont on ne s'occupe pour ainsi dire pas. Il règne dans ce camp une grande misère le ravitaillement y est insuffisant. Nous y consultons les listes de rapatriés et préparons les listes de ceux que nous voulons ramener. Nous obtenons l'autorisation d'en sortir 40 de DACHAU et 20 du camp d'ALLACH, nous ramenons ainsi tous ceux de notre région. Nous repartons à ALLACH où nous déjeunons chez un ancien prisonnier de DACHAU dans une petite villa. Nous retournons au camp pour préparer le départ des 20 qui doivent sortir le lendemain officiellement et des 15 qui forment notre corps franc et qui veulent sortir en douce la nuit du camp. Le soir nous dinons et couchons à DACHAU au même endroit que la nuit précédente.

Le lendemain le jeudi 24 nous retournons à DACHAU avec nos camions, et faisons le chargement de 40 Déportés. Puis nous allons à ALLACH, faisons le chargement de nos 20 autres. Nous sommes mêlés à un convoi se dirigeant sur Constance que nous devons suivre en principe. Nous n'avons pas de peine à le lâcher et à reprendre nos 20 intrépides qui nous attendent impatiemment dans un ancien camp de travailleurs. Ceci fait nous nous mettons en route, vers LINDAU. Nous déjeunons en route dans les camions pour ne pas perdre de temps, et arrivons à LINDAU le soir. Nous installons les déportés au centre de BREGENZ où ils reçoivent un bon dîner et où ils peuvent se reposer, car nous en avons quelques uns qui sont bien fatigués (Zenner, Cuby). Nous les laissons là et repartons dîner et coucher à LINDAU et retrouver Mme MECHIN que nous avons laissé à LINDAU.

Vendredi 25 nous allons les rechercher à BREGENZ, où ils passent à l'épouillage et à la Sécurité militaire, ils y déjeunent à midi et nous partons en direction de FRIBOURG. La route est belle mais fatigante, nous traversons toute la forêt noire, et la descente sur FRIBOURG est superbe. Nos hommes sont fatigués, nous les installons au centre d'accueil de FRIBOURG qui ne fonctionne pas de façon merveilleuse. Quand nous nous couchons dans un hôtel où les boches relèvent la tête car ils sont trop bien traités par les officiers de la place qui sont désagréables et ne daignent pas nous faire servir à dîner.

Samedi 26 nos déportés passent à l'épouillage et nous partons à 11 heures pour passer le Rhin. Nous le passons à NEUF BRISACH qui est entièrement détruit. Le pont est un pont de bateau étroit juste la place du camion et qui n'a pas de rebord ce qui est assez impressionnant. Les rapatriés debout dans leurs camions sont très émus, se découvrent, chantent la Marseillaise, les plus fatigués mêmes ont le sourire et tous reprennent des couleurs et leur entrain.

Nous sommes maintenant en France, partout c'est l'accueil enthousiaste de la population alsacienne qui salue nos camions qui portent les inscriptions: Vive la France, Les rescapés de DACHAU. Nous arrivons à COLMAR au centre d'accueil pour déjeuner. Là belle réception, les rapatriés se reposent font faire leurs formalités nécessaires: épouillage, douches désinfectantes, primes, colis de Croix Rouge. Le centre fonctionne à merveille et à 3 heures tous sont attablés et font un bon déjeuner qui les remontent aussitôt. Nous en laissons

Document n° 14 : Récit du 1^{er} voyage en Allemagne effectué du 14 au 27 mai 1945, établi par Marie-France Tauffliebe, infirmière-interprète © Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon, Fonds Marchand, page 4.

à la
découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 8.3.5 Une mission de rapatriement bisontine : La mission Marchand

IV

4 en route, 3 qui sont tout près de chez eux, un autre, CUBY, est trop fatigué pour continuer et reste à l'hôpital. Nous avons appris malheureusement qu'il était mort 15 jours après, au moins avait-il eu la joie de revoir sa mère avant sa mort.

Pendant ~~ces~~ temps nous déjeunons au mess de COLMAR à ~~5 heures~~ ~~et~~ ~~à~~ ~~5~~ ~~heures~~. Nous quittons cette ville toutes les formalités terminées à 5 heures et nous dirigeons sur BELFORT où nous arrivons à 7 heures. Là une foule nombreuse attend le retour des rapatriés de Belfort et ce sont des cris de joie de part et d'autre. Nous descendons au centre d'accueil où tous dînent. Là il y a une petite discussion avec un médecin de BELFORT qui par crainte de la ~~ré~~ contagion ne veut pas ~~les~~ laisser sortir et aller voir leurs familles. Certains sortent tout de même par la fenêtre d'autres vont au bal, d'autres au café. Ils sont fous de leur liberté et feraient des imprudences. Aussitôt faut-il aller les chercher et les ramener au lit jusqu'à 1 heure du matin. Enfin à 2 heures tout le monde dort. Mme Marchand prévient la Préfecture de notre arrivée pour le lendemain à 11 heures 1/2 à la Préfecture.

Nous repartons le dimanche matin 27 à 8 heures. Chacun reprend sa place dans le camion, Nicolas et moi avec ceux d'Allach par derrière Mme Marchand et Mme Mechin part devant, Melle le Bon et M. Courvoisier à l'arrière avec ceux de Dacheu dans l'autre camion. Nous laissons 2 déportés à BELFORT où ils ont leurs familles. Un peu avant BESANCON nous nous arrêtons pour décorer les camions, de branchages et d'inscriptions NICOLAS écrit sur les camions "Mission MARCHAND", c'est le seul qui puisse nous être donné puisque Mme Marchand a tout fait. Cette dernière se met avec nous pour être au milieu de ses déportés à l'arrivée.

Nous arrivons à 11 Heures 1/2 descendons par Battant, les déportés saluent tout le monde, mais la population de BESANCON (froide comme toujours) ne répond rien!

Arrivée à la Préfecture où nous sommes attendus par le Préfet et autres personnalités: vin d'honneur, avec allocutions puis nous repartons déjeuner à l'hôpital. Après le déjeuner chacun passe à la radio et il y a bien des tristesses en constatant le ravage terrible qu'ils ont fait ces années de baigne sur de si belles santés!

Des voitures particulières se sont gentiment mises à la disposition des uns et des autres et à 5 heures tous sont embarqués, sauf 3 qui doivent être hospitalisés tout de suite, car ils ont les poumons gravement atteints. Tous ceux de MONTELLIARD sont reconduits en car avec Mme Marchand NICOLAS et moi, nous déposons chacun dans son pays, il y en a beaucoup pour MONTELLIARD.

Chacun étant rentré chez lui, nous dînons à MONTELLIARD à l'hôtel de Melle BOILLOT et rentrons le soir à 12 heures du matin.

à la
découverte

du
**Musée de la
Résistance**
et de la
Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 8.4 Une mission de rapatriement bisontine : La mission Marchand

La mission Marchand quitte Besançon le 14 mai et rejoint l'Allemagne en passant d'abord par le QG du général de Lattre de Tassigny. Les négociations pour obtenir l'autorisation de se rendre en zone américaine durent six jours. Grâce à l'entremise du propre frère de Marguerite Marchand, le général Schwartz commandant la région de Stuttgart, le convoi de la Croix-Rouge bisontine entre le 22 mai à 17 heures au camp de Dachau.

Le petit groupe parvient à établir une liste de 40 déportés de Dachau et 20 d'Allach, puis quitte le camp de concentration le 24 mai. Après une étape à Belfort, les déportés de Dachau et d'Allach arrivent à Besançon le 27 mai.



à la
découverte

du
Musée de la
Résistance
et de la
Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 9.1 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1, 193, 245, 247 et 248

L'ADIR et *Voix et Visages*

L'association nationale des anciennes déportées et internées de la Résistance (ADIR) s'est créée en 1945 et fait suite à l'APR (voir fiche 10). Elle est dissoute en 2006.

Sa particularité est de n'être composée que de femmes résistantes dont près de 87% furent déportées à Ravensbrück. A la lecture des numéros, on découvre que les articles sont signés par le numéro de matricule de leurs auteurs, celui-ci apparaissant à côté ou en dessous du nom. L'expérience concentrationnaire s'inscrit donc ici comme une expérience identitaire partagée et c'est autour de cette expérience concentrationnaire que se constitue l'identité de l'association.

Parmi ces membres, on compte : Germaine Tillion, Marie-Claude Vaillant-Couturier, France Audoul, Geneviève de Gaulle, Anise Postel-Vinay et Marie-José Chombart de Lauwe. Celles-ci ont notamment été très actives lors des procès des criminels nazis. Germaine Tillion représente les associations de déportées au premier procès de Ravensbrück à Hambourg (déc 1946-janv 1947) ; Marie-Claude Vaillant-Couturier témoigne au procès de Nuremberg.

Le titre du bulletin revient à Irène Delmas (Marika), Claire Davinroy l'explique ainsi dans « Ce que sera le Bulletin » : « autant les voix des prisons qui sortaient des murs, des fentes des tuyaux, des grillages, que les visages de toutes celles qui se sont retrouvées dans la grande aventure, les visages émaciés de Ravensbrück ». On retrouve ici la volonté d'associer femmes internées et déportées pour faits de résistance. Sur la première page, le titre projeté semble avoir brisé les barreaux d'une cellule qui dessinent une croix de Lorraine.

Le numéro 1 du bulletin est en quelque sorte un numéro programmatoire. Chaque rubrique annonce la teneur des articles à venir, présentant ainsi les actions mises en œuvre par l'association et ses buts. Claire Davinroy, première secrétaire de l'ADIR, y rédige un article pour expliquer « Ce que sera le Bulletin ». Ainsi, dès ce premier numéro sont annoncés trois objectifs principaux. Ceux-ci font directement écho aux statuts déposés en juillet 1945 :

- Prolonger les liens d'amitié créés en déportation.
- Apporter un soutien moral, médical et social (fiche 10)
- Honorer la mémoire des camarades disparues.

Dans la rubrique « In Memoriam », Marie Betbeder-Matibet annonce que « Chaque mois nous évoquerons, dans le Bulletin, la mémoire » de camarades mortes en déportation.

Les articles proposés dans les fiches qui suivent relèvent de récits-témoignages rédigés longtemps après les retours et proposés à des dates commémoratives (1985 ou 1995). Ils nous renseignent à la fois sur les événements et sur leur mise en récit par les déportées. Ils ont l'intérêt de retracer les parcours, des itinéraires des déportées de la libération des camps à leur retour en France. Par ces témoignages et leur collecte permanente jusqu'en 2006, l'association participe à la construction de l'histoire et de la mémoire de la déportation.

à la découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 9.2 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin Voix et Visages, n° 1, 193, 245, 247 et 248



LE RETOUR

Il y a un an : la Suisse et ses arbres fruitiers en fleurs, les villes claires et riches avec les vitrines succulentes des pâtisseries et les foules bien vêtues.

...Marcher librement, ne plus avoir peur, ni faim. Le premier bain, la première salade et ce doux soleil d'avril.

Nous allions cependant comme en rêve. Où était cette joie inimaginable du retour ? Nous n'étions plus à la taille de cette joie, usées, limées comme des étoffes trop minces.

Mois quoi ? Il a fallu vivre depuis. Ce n'était pas pour rire qu'on revenait de la souffrance et de la mort. Les salades, les bains, le soleil sont des rêves de captives. Il faut reprendre, à peine libre, les combats à bras le corps.

Tant de détresse après ce premier choc du retour : les morts d'être chers, les foyers détruits, les maisons pillées, les santés atteintes. Et l'attente anxieuse de ceux et celles qui ne reviendront jamais.

Le bonheur même reste grave. Il y demeure présente toute la souffrance humaine. On n'oublie pas facilement la misère et la mort, ni la solidarité d'une épreuve commune.

Mais nous n'avons pas été seules pour reprendre pied dans ce monde étonnant de la liberté. Un regard rencontré, une main serrée, quelques souvenirs retrouvés ensemble ; et voici que se tisse dans le présent comme dans le passé notre camaraderie. C'est notre force, comme en prison ou au camp, que cette amitié virile, efficace, totale. Nous avons besoin de la donner et de la recevoir pour être dignes de notre nouvelle tâche humaine.

Nous avons maintenant la joie profonde et le réconfort de pouvoir dire, en pesant notre solidarité d'autrefois et celle d'aujourd'hui : « Mes camarades »

Geneviève de GAULLE.

NOUVELLES DU MONDE

Nous vice-présidentes, Mme Hottinguer, se trouve actuellement à New York où elle s'efforce d'intéresser nos amis américains à la vie de notre association.

Ce que sera le Bulletin

Enfin notre bulletin est né. Il y a des mois que nous désirions que soit créé ce lien entre nous toutes. Mais les tâches multiples de première urgence qui se sont posées dès le retour ne nous ont pas laissées jusqu'alors la possibilité de le réaliser. Nous avons paré au plus pressé, fait ce que nous pouvions pour les corps usés, redressés, les situations difficiles. Il s'agit maintenant de préserver cette fraternité des camps, si intense que n'importe quel schmutzstück de Ravensbrück ou de Swodau nous est quelquefois plus proche que certains membres de notre famille ; il s'agit de maintenir cet esprit de lutte et de résistance qui a été le nôtre, de veiller à ce qu'il subsiste dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Voilà le but essentiel de Voix et Visages.

IN MEMORIAM

Le souvenir de nos compagnes fuillées ou mortes est camp après quel calvaire, nous vivait dans notre cœur. Chaque mois, lors d'impressions, dans le Bulletin, la mémoire de l'une ou de plusieurs d'entre elles. Plus tard, nous espérons pouvoir publier cet album "In Memoriam" auquel nous espérons donner une importance digne de l'importance, et qui recueillera les visages de celles qui ont donné leur vie pour la France.

MARIE BETBEDER-MATIBET (MARIE-ALINE)

(Orléans 19-12-1899 - Ravensbrück 17-6-1944)

Lorsqu'en janvier 1944, avant le départ pour l'Allemagne, la voix pure et ravissante de Marie-Aline s'élevait dans la chambre de Compiègne, chantant pour la première fois à nos oreilles une de ces ballades écossaises qu'elle aimait tant, qui aurait dit qu'elle succomberait une des premières ? Son sourire clair, son regard lumineux et loyal, sa force morale et son équilibre, tout semblait devoir la protéger.

Mais son corps fragile ne pouvait résister à un épuisement systématiquement étudié et dosé par le sadisme nazi. Déjà, à la fin de la quarantaine, Marie-Aline n'avait plus la force de chanter. En juin, elle s'éteignit au Revier, laissant à ses collègues du Lycée Fénelon, à ses élèves qui, nombreuses, témoignent leur affection reconnaissantes aux parents de Marie-Aline, à nous, ses camarades, l'exemple d'une vraie femme d'élite. Dès 1941, Marie-Aline avait fait parvenir des renseignements Outre-Manche, et en 1943, elle avait hébergé chez elle successivement cinq pilotes alliés. Aussi l'Angleterre, dans différentes publications, a affirmé sa gratitude et commémoré le souvenir de Marie Betbeder-Matibet. M. B.

ver cette fraternité des camps, si intense que n'importe quel schmutzstück de Ravensbrück ou de Swodau nous est quelquefois plus proche que certains membres de notre famille ; il s'agit de maintenir cet esprit de lutte et de résistance qui a été le nôtre, de veiller à ce qu'il subsiste dans la bonne comme dans la mauvaise fortune. Voilà le but essentiel de Voix et Visages.

Voix et Visages ! Voix des prisons qui sortaient des murs, des fentes des tuyaux, des grillages. Visages de toutes celles qui se sont retrouvées dans la grande aventure, visages émaciés de Ravensbrück que seul un prénom identifiait. Voix et visages. Ce doit être toute l'amitié des camps. De même qu'à Paris nos réunions fraternelles et simples du lundi permettent de maintenir le contact entre toutes, ces quatre pages mensuelles permettront aux unes et aux autres, de tous les coins de la France, de participer à la vie de l'ADIR.

Vous connaissez toutes, je pense, notre foyer de la rue Guynemer. Il sera peut-être nécessaire de dire, un jour quelles ont été les luttes quotidiennes que toutes, celles qui s'y sont succédées ont dû mener pour qu'il subsiste. Il y a eu des jours sombres où la situation financière, les pourparlers avec les pouvoirs publics laissaient prévoir le pire, mais la foi, l'enthousiasme, le labeur acharné des unes et des autres ont réussi à maintenir, contre vents et marées, notre maison.

Ce bulletin doit aussi nous aider à nous rejoindre, à retrouver des camarades dont nous ne connaissons que le prénom. Vous avez aussi peut-être des suggestions à faire, des améliorations à proposer, votre mot à dire. L'expérience que nous avons vécue ne doit pas être perdue ; le bulletin peut aider à la faire connaître. Nous souhaitons qu'il soit votre moyen d'expression, faites-nous part de tout ce qui vous touche, envoyez-nous des nouvelles de toutes les provinces de France qui évoquent la vie de votre section. N'hésitez jamais à nous écrire. Il dépend de votre collaboration que notre bulletin soit vivant.

La Secrétaire G^{ne} : Claire DAVINROY.

LE RETOUR

Il y a un an : la Suisse et ses arbres fruitiers en fleurs, les villes claires et riches avec les vitrines succulentes des pâtisseries et les foules bien vêtues.

...Marcher librement, ne plus avoir peur, ni faim. Le premier bain, la première salade et ce doux soleil d'avril.

Nous allions cependant comme en rêve. Où était cette joie inimaginable du retour ? Nous n'étions plus à la taille de cette joie, usées, limées comme des étoffes trop minces.

Mois quoi ? Il a fallu vivre depuis. Ce n'était pas pour rire qu'on revenait de la souffrance et de la mort. Les salades, les bains, le soleil sont des rêves de captives. Il faut reprendre, à peine libre, les combats à bras le corps.

Tant de détresse après ce premier choc du retour : les morts d'être chers, les foyers détruits, les maisons pillées, les santés atteintes. Et l'attente anxieuse de ceux et celles qui ne reviendront jamais.

Le bonheur même reste grave. Il y demeure présente toute la souffrance humaine. On n'oublie pas facilement la misère et la mort, ni la solidarité d'une épreuve commune.

Mais nous n'avons pas été seules pour reprendre pied dans ce monde étonnant de la liberté. Un regard rencontré, une main serrée, quelques souvenirs retrouvés ensemble ; et voici que se tisse dans le présent comme dans le passé notre camaraderie. C'est notre force, comme en prison ou au camp, que cette amitié virile, efficace, totale. Nous avons besoin de la donner et de la recevoir pour être dignes de notre nouvelle tâche humaine.

Nous avons maintenant la joie profonde et le réconfort de pouvoir dire, en pesant notre solidarité d'autrefois et celle d'aujourd'hui : « Mes camarades »

Geneviève de GAULLE.

à la
découverte

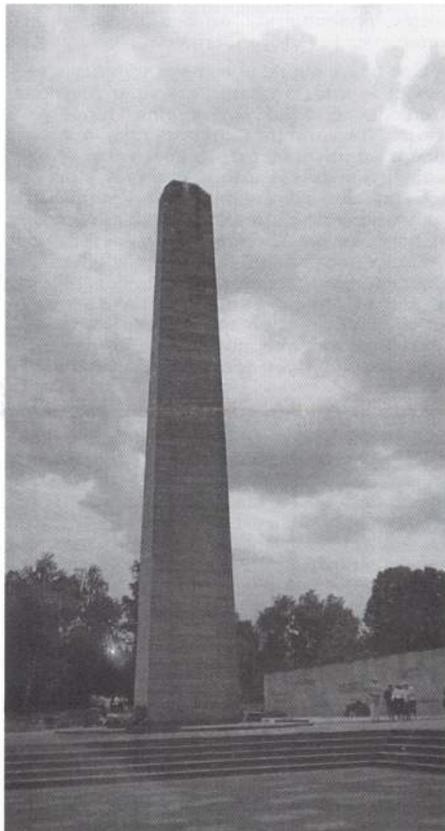
du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 9.3.1 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1, 193, 245, 247 et 248

La Route du Retour

Le 20 juillet 1944, dans des wagons à bestiaux plombés, nous partons du camp de Ravensbrück, entassées sans nourriture, sans eau, pour arriver trois jours plus tard à Leipzig-Shonefeld, kommando nouveau de cinq mille femmes dont le travail est vendu, par la Gestapo, aux usines de guerre allemandes.



Bergen-Belsen Le Monument.
A droite : vue partielle du Mémorial.

Nous devons travailler douze heures, de jour ou de nuit, à fabriquer des obus ou des pièces de V2, sans oublier deux longs appels. Administrativement seulement, nous dépendons du camp de Büchenwald. La discipline est aussi sévère qu'à Ravensbrück, la nourriture aussi infecte et insuffisante, la vermine nous dévore, sans linge, sans savon, souvent sans eau ; les punitions pleuvent dans cette enceinte de barbelés électrifiés, avec des sentinelles armées dans les miradors.

Et toujours cette grande peur, TENIR ou c'est le « transport noir », pour les plus faibles, les plus âgées, à destination de Ravensbrück. Ravensbrück où s'agglomèrent dix-huit nationalités, Ravensbrück avec ses chambres à gaz, son four crématoire, sa cheminée qui rougeoit dans le ciel gris, sa fumée évocatrice et son odeur de chair brûlée qui envahit tout le camp.

Nous sommes le 13 avril 1945, les avant-gardes russes arrivent à l'est, les Américains à l'ouest, pris en sandwich dans ce no man's land de trente ou quarante kilomètres de large (qui deviendra une partie de la R.D.A., entre la Mulde et l'Elbe) où usines et kommandos sont copieusement bombardés.

Mercédès, arrêtée à Arles-sur-Tech avec son mari, faisait partie du même réseau que nous, pour l'évasion des aviateurs alliés. Depuis près de neuf mois, elle trempe des paniers d'obus dans l'acide sulfurique, bien qu'à la fin, par manque de ravitaillement, ce sont les mêmes obus qui refont le circuit. Lasse à mourir, elle s'assied, son « master » (contremaître) insiste pour qu'elle reprenne le travail, elle refuse ; on la ramène au camp sous surveillance. Quand nous rentrons, nous la voyons debout, sous un mirador, attendant la punition qui sera ce soir, cinquante coups de bâton, pour sabotage.

Et cet après-midi-là, brutalement, appel et rassemblement général et on annonce le départ pour (soi-disant) un autre camp. Nous récupérerons Mercédès qu'« ils » avaient oubliée. Seules les malades, une minorité de prisonnières, une partie de l'encadrement restent.

On nous distribue une ration de pain, de la margarine et à deux heures du matin, le

Document n° 17 : Bulletin bimestriel *Voix et Visages*, Association nationale des anciennes déportées et internées de la Résistance (ADIR), n° 1, 193, 245, 247 et 248. « La route du retour », Juliette Lafont-Molins (42109), Bulletin n° 247, novembre-décembre 1995, p.1 et 2.

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 9.3.2 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin Voix et Visages, n° 1, 193, 245, 247 et 248

RETOURS

14 avril, notre misérable colonne s'ébranle. C'est avec une grande peine que nous abandonnons notre amie belge, Liliane. Que vont devenir celles qui restent ? Nous savions que le kommando était miné et prêt à sauter ; il n'en fut rien, les membres du commandement eurent peur des conséquences pour eux. Elles furent libérées par les troupes américaines. Par contre, nous apprîmes plus tard qu'il n'en fut pas de même pour le kommando voisin de la TECLA, les S.S. mirent le feu aux baraques aux lance-flammes et celles qui réussirent à sortir s'électrocutèrent sur les barbelés ou étaient fauchées à la mitrailleuse.

La route du cauchemar

Ce sont donc quatre mille bagnardes, en tenue rayée, parmi lesquelles deux cent cinquante françaises, en colonne par cinq qui prennent la route. Les coups de matraque pleuvent pour nous faire ranger ; nous sommes encadrées par des aufseherines en uniforme, des chiens policiers et des S.S. armés de mitraillettes. Ils nous font faire soixante kilomètres, en sabot, en vingt-sept heures.

C'est la route du cauchemar où les coups de feu entendus correspondent aux corps, allongés ou agenouillés, de celles qui ne peuvent plus suivre. Il faut traîner les moins valides, et j'en fais partie. La nuit du 14 au 15 fut terrible ; cette colonne sur la route se déroule comme un film d'épouvante, nous traversons de longues forêts et l'angoisse qui nous étirent nous empêche d'avancer. Des bras s'accrochent aux miens pour m'obliger à continuer. L'endurance du corps humain est immense mais quelle en sera la limite ?

Au petit jour après la deuxième nuit, nous arrivons sur ce qui fut un terrain d'aviation. Il est jalonné de corps étendus en tenue rayée, visage contre terre. Ces compagnons de misère viennent d'être abattus par des S.S. D'autres déportés arrivent et sont parqués derrière des barbelés. Notre colonne est dirigée vers les corps allongés ; les chiens et les S.S. nous encadrent. Nous n'avons plus la force d'enjamber les corps sans les piétiner. Nous pleurons. Nous resterons quatre heures sur ce terrain humide, assises, sans pouvoir dormir.

Des avions !...

Et brusquement, une vague d'avions arrive au-dessus du terrain et pique très bas. Des déportés ont l'idée de se ranger en formant une croix de Lorraine, et c'est soudain un spectacle extraordinaire, des drapeaux anglais se déploient, le carrousel continue au-dessus de nos têtes. Ils ont compris, ils nous saluent. Les S.S. se sont terrés un peu plus loin.

Peu après, nous reprenons la route, nous mangeons des herbes, nous suçons des tiges amères de colza, mais pourrions-nous longtemps suivre cette colonne d'extermination ?

Le troisième ou le quatrième jour, par une rumeur, nous apprenons que nos gardiens de fin de colonne sont en conversation avec

d'autres, s'interrogeant sur la marche à suivre pour leur survie, certains voulant se mettre en civil (nous apprenons plus tard que ce sont les plus fanatiques qui ont gagné car la colonne marchera encore plusieurs jours).

L'évasion ?

Nous avons profité de cet accroc à la discipline, et voyant un chemin à notre droite, nous le prenons et tâchons d'augmenter le plus possible la distance qui nous sépare de nos geôliers.

Nous sommes une douzaine, nous nous arrêtons dans un champ où se trouvent déjà de nombreux occupants. Qui sont tous ces fuyards qui se cachent comme nous ? Ils nous donnent des allumettes et des pommes de terre qu'ils ont déterrées. Nous faisons du feu et les faisons cuire dans de vieilles boîtes de conserve. Quel festin ! Nous nous regroupons sous un arbre et essayons de dormir. Nous avons froid. Nous nous trouvons tout près d'un village, et à l'aube, un haut parleur demande à tous ceux qui sont dans la nature de se rendre à l'école où un repas sera servi et qu'il y aura un ratissage de terrain pour ceux qui n'obéiront pas. Nous nous y rendons, on nous sert à manger, puis on nous regroupe, déportés, prisonniers,.... on nous réunit en colonne avec la Feldgendarmarie.

Une heure après, nous nous sommes « réevadées », mais à quatre, ma sœur Marcelle, Mercédès et Marie notre amie fermière à Niort. Nous sommes cachées dans une haie lorsqu'un prisonnier russe nous offre un pain entier avant de disparaître. Plus tard, alors que nous marchons dans une rue, des enfants nous bombardent de cailloux ; un civil allemand et sa femme nous abordent et nous emmènent chez eux pour un copieux goûter (il paraît que c'était le bourgmestre). Il nous conseille de revenir à l'école mais nous partons dans la forêt et couchons dans un abri pour les biches. L'errance continue, nous avons un peu d'argent que nous ont donné les prisonniers de guerre.

Marcelle et Mercédès vont près d'une ferme pour demander à une paysanne de leur vendre de quoi manger, elle fait semblant de ne pas comprendre mais dans leur charabia elle comprend qu'elles cherchent des Français et leur montre un homme en train de peindre une façade. Elles s'approchent, lui parlent. Stupéfait, il leur demande si elles font partie de ces colonnes où les morts jonchent les bas-côtés ; sur leur affirmation, il leur dit : « A midi, faites le tour de la maison, il y a une cour, vous attendrez en bas de l'escalier ». Elles lui disent : « Oui, mais nous serons quatre. — Aucune importance, vous pouvez venir ».

Ils arrivent avec quatre ou cinq copains prisonniers de guerre et nous regardent éberlués. Nous partageons leurs gamelles de nouilles. Ils allument un gros poêle, nous portent beaucoup d'eau, de savon, des vêtements d'homme et des pommes de terre. Nous brûlons nos uniformes et leurs poux et nous faisons cuire les pommes de terre.

Les prisonniers ne savaient rien !

Les prisonniers sont repartis travailler et ont raconté à leurs patrons qu'il fut recueilli des ouvrières françaises qui ont fui le bombardement au phosphore de Dresde.

Nos sauveurs étaient catastrophés. Ils ignoraient tout de la vie en France occupée, des arrestations et de l'existence des camps de concentration. Très fraternellement, ils nous ont soignées, nous ont nourries et nous ont procuré des vêtements féminins.

Le dimanche, ils vont à la ville d'Orchatz où le désordre commence. Ils ramènent un cochon de lait et du champagne français. Marie fait des rillettes et nos sauveurs réunissent leurs amis pour honorer ces Françaises qui, dans l'enfer ont conservé leur fierté et leur volonté de survivre.

Le premier mai 1945, ils ont la mauvaise idée de vouloir rentrer en France avec nous, mais la guerre n'est pas finie, les Américains occupent les points stratégiques. Nous arrivons à un pont endommagé sur la Mulde, les sentinelles américaines laissent passer les hommes en uniforme ayant des papiers. Ils fouillent ces femmes en civil, les menaçant de leur arme. Nous nous disons adieu nous nous écrivons (ils ne sont rentrés que quinze ou vingt jours plus tard).

Nous sommes mieux physiquement mais notre errance a repris. Nous allons à « Grimma » où des organismes distribuent des vivres aux réfugiés. Avec d'autres Françaises de notre groupe nous nous installons dans un garage, nous cuisinons en plein air, nous vivons comme des romanichels dans ce pays en pleine décomposition.

Zone russe ? Zone américaine ?

On nous annonce que la zone américaine où nous sommes va devenir zone russe. Après diverses péripéties, par miracle, nous obtenons un laissez-passer américain à durée très limitée. Il faut donc marcher, marcher encore, revenir à ce fameux pont qui servira de frontière dans dix minutes.

Notre laissez-passer est accepté. Nous descendons le long de la carcasse du pont en nous aidant de cordages, puis un ponton de bateaux et une immense échelle qu'il faut escalader et nous sommes à nouveau en zone américaine.

Après une nuit dans une ferme abandonnée, un camion américain nous amène dans une grande caserne, véritable tour de Babel pour le regroupement.

8 mai 1945 : quelques jours après notre arrivée, on nous annonce que la paix est signée et qu'on organise un grand bal. Peu de déportées iront même si beaucoup ont pu se débarrasser de leur tenue. Nous nous regroupons, pas d'explosion de grande joie qui s'extériorise. Nous l'avons tellement attendue et espérée dans notre grande misère. Nous pensons à toutes celles qui l'ont tant désirée et dont les cendres mélangées aux excréments sont devenues des engrais.

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 9.3.3 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1, 193, 245, 247 et 248

RETOURS

Les Belges partent en avion. Pour nous ce sera une longue attente et une organisation difficile ! Quand donc finira cette terrible odyssee ?

Le 16 mai, trois heures du matin, rassemblement. Cinquante déportées par camion, nous traversons avec plaisir Leipzig en ruines. Sur un quai de gare, nous montons à trente dans les wagons à bestiaux, propres, garnis de paille, décorés de V, de Croix de Lorraine, de drapeaux français. Et lentement, très lentement nous partons vers la France. Nous faisons partie de trente convois (quatre-vingt kilomètres de prisonniers) qui se suivent sur des voies souvent en mauvais état, s'arrêtent, repartent. Nous sommes ravitaillés et nous nous gavons de sucreries. Le train se traîne, vingt kilomètres en vingt-quatre heures.

La France ! Enfin...

Le 20 mai, à trois heures nous passons la frontière. Accueil chaleureux des Lorrains, puis le train roule vite, et le lendemain, à huit heures du matin nous arrivons à Paris.

Le 21 mai, hôtel Lutetia, réception de tous les déportés ? Sur le trottoir, plein de gens attendent, demandent, cherchent un visage.

Mercédès retrouve son mari rescapé de Maut-hausen !

On nous met de la poudre insecticide sur nos vêtements, sous nos vêtements ; la longue attente commence, passage devant le cinquième bureau qui vérifie notre identité et le camp d'où nous venons. Déjeuner à midi et nous avons le droit de téléphoner à nos familles.

Le soir, on nous porte à la gare d'Austerlitz où ma sœur, moi et un autre déporté catalan nous partageons un wagon de voyageurs. En gare de Perpignan, ma mère, mon frère rescapé de Rawa Ruska attendent sur le quai. A Ille, devant notre magasin, une foule d'amis, de clients, de curieux guettent notre arrivée. Nous sortons à la fenêtre du premier étage pour les remercier.

Notre destin a voulu que mon amie Mercédès, ma sœur et moi survivions longtemps à notre voyage en enfer. Il nous faudra de longues années pour nous débarrasser de la haine et pouvoir parler de cette expérience hors du monde où grâce à la solidarité et à l'amitié nous avons pu conserver notre fierté d'être Françaises et notre dignité morale.

Juliette Lafont-Molins (42109)

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 9.4 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1, 193, 245, 247 et 248

... Ochsenzoll – Padborg – Copenhague – Malmö...

A la fin d'avril 1945 nous nous trouvons, ma sœur Marie-Solange et moi, à Ochsenzoll, camp situé dans la banlieue de Hambourg. Les coups de canons (anglais ?), de plus en plus fréquents, suscitaient en nous espoir et crainte.

Le 30 avril après le déjeuner nous sommes rassemblées dehors – Les surveillantes semblent nerveuses, l'atmosphère est pesante – Le temps passe, on nous renvoie dans les blocks.

Le lendemain matin, 1^{er} mai, nouveau rassemblement, mais l'ambiance est différente, presque détendue. Au bout d'un moment, toujours en rangs par 5, escortées de nos sentinelles d'âge vénérable, nous franchissons la porte du camp pour rejoindre une sorte de RER dans lequel nous parcourons une banlieue en ruines avec, ça et là, un arbre en

fleurs. Il y a ensuite une longue attente devant une petite gare. La neige se met à tomber, comme dans toute l'Europe du nord, paraît-il. Puis nous montons dans un train vieillot dont les banquettes nous semblent bien confortables.

Au milieu de la nuit, le train s'arrête, les sentinelles descendent sur le quai, nous les voyons aller et venir à la faible lueur de quelques lampadaires. Nous étions à Padborg, à la frontière danoise. Puis le train se met en marche, en laissant les sentinelles sur le quai.

Il nous a fallu un bon moment pour comprendre que nous étions libres. Nous n'avons vraiment réalisé que lorsque, au petit matin, la Croix-rouge est montée, apportant petits déjeuners et bouquets de fleurs...

Puis tout s'enchaîne très vite : A Nyborg nous prenons le ferry-boat qui nous

(Suite p. 1)

amène à Copenhague. De là, un bateau nous conduira en Suède, à Malmö le 3 mai.

Après quelques jours à Malmö où nous apprenons la fin des hostilités, nous sommes envoyées à la campagne. Les Suédois nous accueillent avec gentillesse, ne savent comment nous faire plaisir. Nous sommes logées dans une école en bordure d'un bois. La cuisine suédoise nous permet de retrouver les kilos perdus. Sur la balance de la gare (destinée à peser les colis) je passe même au-delà de mon poids actuel.

Notre séjour en Suède a duré deux mois et nous avons eu l'occasion, le 20 juin de vivre le jour le plus long en contemplant « le soleil de minuit ».

Le premier juillet, nous quittons l'aéroport de Malmö en avion militaire qui se posera, quelques heures plus tard, à Villacoublay.

Enfin la France.

Denise Rousseau-Villard
57912



6 JUN 1945 sur le terrain d'aviation de Celle (Allemagne). Retour de Bergen-Belsen, en avion sanitaire : Junker 51
Debout à gauche : Françoise Archippe (27930) - A ses pieds : Guite Engalbert - Au fond, derrière Guite : Paulette Goubert (de Schoulenproux) (27704) - A droite, assise en avant, jambe étendue : Yvonne Reko (38983) - Assise, entre les deux turboprop : Françoise Zavadil (Robin) (27570) - Et les autres ?
Photo prise par M. Martholote de la mission française de rapatriement, communiquée par F. Robin.



3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 9.5 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1, 193, 245, 247 et 248



Photo prise le 8 mai 1945 à Trelleborg, en Suède.

Nos camarades libérées de Ravensbrück par la Croix-Rouge suédoise, sont ici « en quarantaine », mais choyées ! Elles apprennent que l'Allemagne a capitulé sans conditions, que la guerre est finie. La musique municipale de Trelleborg interprète les hymnes nationaux de la France et de la Suède.

Photo transmise par Germaine Romang. Lire son périple en page 5

« A LA GARE DE LYON, LE GÉNÉRAL DE GAULLE ACCUEILLE LES MARTYRES DE RAVENSBRÜCK »

Avec des masses de monde, contraint de ruser entre deux services d'ordre, on est là depuis 8 h 30, avec une terrible angoisse parce qu'on a peur, peur de l'émotion immense qui monte avec l'attente, peur de voir défailir, au terme de leur supplice, ces femmes admirables, peur qu'elles ne soient ni assez soignées, ni assez consolées.

A 10 h 15, le général de Gaulle arrive, le visage bouleversé d'une émotion pareille à celle de la foule. Et le train entre en gare, salué d'un silence, puis de pleurs et d'une Marseillaise.

Tout de suite, le service d'ordre se laisse attendrir et les parents s'élancent vers « Elles ». Peut-on décrire leur aspect ?

Leur démarche chancelante, leurs pauvres hardes, leurs visages jaunis ou gris, labourés de souffrance, leur regard ébloui ou hébété, ou noyé de larmes ? Et, avec tout cela, elles portent sur elles une beauté sans pareille, la beauté des êtres qui, pour l'amour de la liberté, ont tout souffert.

Chargées de leur bonheur, quelques-unes transportées sur des brancards, les 118 femmes de ce convoi sont emmenées dans un restaurant des Ternes réquisitionné pour elles, où on leur offre une nourriture que des années de dysenterie ne leur permet plus de manger. Pourtant là, leurs visages se colorent un peu, de revoir des visages qui leur furent

→ familiers, d'avoir traversé Paris dans la splendeur d'un printemps qu'elles doutaient de revoir.

On les questionne, honteux de les torturer encore un peu, mais incapable de retenir les questions qui se pressent. Ainsi, l'on apprend que tout ce qu'on imaginait est vrai, atrocement vrai : les chambres à gaz, la stérilisation des enfants, un travail auprès duquel celui du baigne n'est que loisirs. On apprend des choses navrantes : « Une telle, et telle autre ? Ah ! pourvu qu'elles tiennent jusqu'au prochain convoi ! ».

On apprend aussi que les êtres humains peuvent vivre uniquement d'espoir. Alors,

oui, elles tiendront jusqu'au prochain convoi. Il en faut plus que toute la barbarie nazie pour venir à bout des femmes de ce pays.

Les Nouvelles du Matin 15 avril 1945
Extrait du Bulletin d'Information
Légation de France en Suède

Cette page d'histoire, nous la complétons par des récits personnels de l'époque ou ceux que nos camarades, à la demande de *Voix et Visages*, ont bien voulu rédiger et nous adresser, laissant entrevoir comment elles ont vécu ces journées. Nous poursuivrons leur publication dans les bulletins suivants.

Document n° 19 : Bulletin bimestriel *Voix et Visages*, Association nationale des anciennes déportées et internées de la Résistance (ADIR), n° 1, 193, 245, 247 et 248.

« A la gare de Lyon, le Général de Gaulle accueille les martyres de Ravensbrück », Bulletin n°245, Mai-juin 1995, p.1 et 2.

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 9.6 Retours et itinéraires de déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1, 193, 245, 247 et 248

La route de la mort

Sous des averses de neige glacée, les déportés sont rangés par nationalité sur la place d'appel. Les drapeaux, les oriflammes claquent au vent furieux ; les flammes des torchères noircissent au pied du grand monument. Ce monument colossal à la gloire des libérateurs du camp, voilà ce qui nous ramène au présent : nous ne sommes pas là pour un de ces appels interminables, mortels pour beaucoup sur cette place du camp de Sachsenhausen, mais pour commémorer, ce 21 avril 1980, la libération du camp par les armées soviétiques trente-cinq ans auparavant. Mais le cadre, conservé pour le souvenir, les soldats, les discours dans des langues étrangères, tout évoque la vie au camp. Quand nous passons à l'intérieur du camp le long d'un couloir délimité par une rangée de garçons et de filles amenés là de leurs écoles, de leurs lycées, leurs regards sont étrangement sérieux ; nous attendons presque les injonctions sauvages qui nous dirigeront vers les blocks... Tout est ordonné, tout est conservé. Mais rien qui puisse évoquer vraiment ce 21 avril 1945.

Dès le matin, sous une pluie glacée, c'est la pagaille, ordonnée cependant par des S.S. hurlants qui doivent évacuer le camp menacé par l'avance des armées soviétiques, dont les canons tonnent à quelques kilomètres. Les hommes partent les premiers, puis les Polonaises. Les Russes sont mises en colonnes et quittent le camp. Malgré les S.S., malgré les chiens, les stocks sont pillés, le grand espace sablé entre la poterne et les blocks est jonché de boîtes de conserves, de papiers, de chiffons, de vêtements à rayures. Une charrette pleine de malades entassés — d'autres sont abandonnés au *Revier* — roule lentement ; vers quelle destination ? Autre spectacle poignant, ce tracteur qui entre dans le camp remorquant un camion plein de fantômes. Arrivant du sous-sol d'une usine de Spandau d'où elles ne sortaient jamais, les voilà, des juives hongroises, les yeux hallucinés, plus maigres et plus grisâtres que nous, qui descendent du camion pour être brutalement alignées en colonnes.

Ce sera notre tour vers 14 heures. Mais nous ne sortirons du camp que vers 19 heures, mouillées, transies, déjà épuisées, mais cependant groupées pour affronter cette marche qui nous mènera où ?

Ce trajet, nous le refaisons trente-cinq ans après. Nous ne reconnaissons pas toujours les endroits. La campagne, semble-t-il, a peu changé ; mêmes champs sablonneux, même pins noirs, même bouleaux. Mais comment confronter le présent, ce car qui roule plus vite que nos souvenirs, avec cette évacuation à pied qui a jeté 40 000 déportés sur la route ? Imaginez la première étape. Silencieuses, nous essayons de la revivre.

Cinq heures de marche jusqu'à un hangar où nous nous serrons les unes contre les autres sur la terre battue. Il y a longtemps que la boule de pain distribuée au départ a été mangée, ou plus souvent volée. Nous devons continuer à marcher sans autre distribution de nourriture. Et, jointe à la faim qui désormais nous ronge, l'horreur de comprendre les coups de feu qui rayaient l'ombre pendant cette première nuit : tout le long du chemin, tous les cent mètres, un cadavre de déporté abattu par l'escorte S.S. Quand, affamés, déportés ou déportées essayaient de voler quelques pommes de terre aux silos

qui jalonnent les chemins, on tire sur eux. C'est ainsi que l'une d'entre nous a réintégré la colonne, laissant trois mortes et une blessée au bord de la route.

D'ailleurs, qu'est-ce qui est désormais le plus pénible ? La faim ou l'immense fatigue qui pèse sur chacune, surtout le matin, quand il faut repartir après la halte de la nuit où dans le noir, les coups de feu, la confusion, la terreur, nous devons nous entasser au hasard, mêlant nos souffles et notre angoisse.

Qui, des déportées de notre groupe, peut se targuer d'être arrivée au bout de la route grâce à son seul courage ? Pas une. Continuer, survivre, c'est une course de relais toujours recommencée. Une traînard ? On l'épaule, on la porte. Une qui n'en peut plus, décidée puisqu'il faut mourir à la faire tout de suite, là, sur le talus ? On l'entraîne, on lui parle, on la cajole, on la gifle s'il le faut pour la ramener à la résistance.

Et puis, il y a eu ce miracle : l'arrivée d'un camion de la Croix-Rouge internationale. Des Suisses nous distribuent un colis pour quatre ou cinq. Avec ces précieux colis, nous emportons le souvenir de visages bienveillants...

* *

Dans le car, les pèlerins s'agitent : "Voici le bois où nous sommes restés près de trois jours" expliquent-ils aux amis, aux parents qui les accompagnent. Nous allons voir la vaste grange à étages où "l'hébergement" a peut-être été le pire. Mais c'est à la faveur de cette longue halte que nous avons pu nous laver, après des milliers d'autres, dans une petite mare dont nous rapportions l'eau dans de vieilles boîtes à conserves afin de la faire bouillir et de préparer du bouillon d'orties. Mais c'est là aussi que nous avons laissé des camarades qui n'en pouvaient plus. Le cœur étreint, nous les quittons ; les reverrons-nous ?

Quel chemin suivra le car ? Nous avons eu dès le départ une idée fixe : refaire le même chemin que jadis pour arriver à l'endroit où notre groupe s'est trouvé libre, au village où nous avons enterré Marie. Nous en avons parlé aux organisateurs du pèlerinage et, grâce au gentil Fernand Chatel, le chauffeur du car qui nous emmène a reçu la consigne de l'interprète de faire ce grand détour sur le trajet prévu.

Nous avons repris la route après ces trois jours dans le bois de Bellow. Les étapes succèdent aux étapes avec quelquefois la traversée de villages... Il m'est impossible de reconnaître à travers la vitre du car la maison d'où une femme est sortie pour nous donner de l'eau ; le village surtout où nous avons croisé une colonne de prisonniers de guerre français. Parmi eux, le frère de Denise ! Il l'embrasse, ses camarades nous embrassent aussi, mais il faut repartir ! Nos gardiens ont l'air sombre. Les S.S. donnent des ordres contradictoires : arrêts, puis retours sur nos pas, hurlements qui couvrent le bruit des avions et le roulement des blindés. Le 1^{er} mai, on nous rejette dans les fossés le long d'une route où passent des troupes hétéroclites, des familles de réfugiés allemands aussi qui fuient, escortées par des prisonniers de guerre devant l'avance des Russes. A demi gelées car l'aube est glaciale, nous voyons passer la voiture d'un général de la Wehrmacht et plus tard nous la voyons repasser dans l'autre sens. Tout sent la fin,

semble-t-il... Mais comment tiendrons-nous jusqu'à cette fin et que nous réserve-t-elle ? Les gardiens se font plus sauvages. Les coups pleuvent, Marie en reçoit un sur la tête, mais elle continue à marcher sans se plaindre. On nous dirige sur des chemins de terre, car la pagaille est trop grande sur cette route. Pendant deux jours, nous avons l'impression de tourner en rond. La bataille est toute proche, le canon tonne sans cesse. Brusquement, les S.S. nous refoulent dans un bois avec l'ordre de n'en pas sortir...

Les Allemands ont disparu dans les chemins creux. Ils ont jeté à la hâte capotes, casques, fusils et livrets militaires ; ils ont dépouillé de leur misérable défroque rayée les déportés qui se trouvaient sur leur chemin. Nous avons pu nous croire seules, abandonnées dans ce bois. Mais certaines, qui ont voulu en sortir, ont été abattues par des soldats qui en gardaient l'entrée. D'autres ont pu constater que les fourrés sont truffés de canons et de mitrailleuses... Nous restons donc en place. Epuisées, nous nous couchons par terre sous la pluie. Dans la nuit, Marie se lèvera pour rabattre la couverture sur son amie découverte. Mais au matin on la trouvera inconsciente, agitée de convulsions... La bataille s'est rapprochée de nous, les mitrailleuses crépitent et les arbres sont déchiquetés autour de nous. Et puis, tout à coup, ça a été le silence. Un peu de soleil a traversé la pluie. Des camarades ont transporté Marie sur un brancard de branchages dans la grange d'une ferme où l'on hissait un drap comme drapeau blanc. Pour nous, c'est fini...

La voici, cette ferme, au détour du chemin. Inchangée depuis trente-cinq ans. Comme elle paraît courte la distance qui la sépare du petit village de Stolpe, à côté de Parchim ! Longue, comme elle a été longue pour nous qui suivions un char à foin réquisitionné pour transporter Marie jusqu'au cimetière où l'attendait le cercueil fabriqué par des prisonniers français ! Lavée, peignée par les camarades qui l'ont veillée la nuit après sa mort, elle repose sur le foin, toute menue, visage tourné vers le ciel.

* *

Notre car s'est arrêté au cimetière et nous cherchons la tombe de Marie. Mais une vieille paysanne allemande explique à notre interprète que cette tombe et celles d'autres déportés venus mourir à Stolpe ont été relevées et groupées au monument proche, sobre parallépipède de brique orné d'un parterre de primevères. C'est devant lui que nous nous recueillons, et c'est là que nous déposons le bouquet apporté de Berlin pour Marie.

Des monuments semblables, à la mémoire de tous les déportés de cette marche de la mort jalonnent la route du pèlerinage. Nous en avons rencontré à Neuruppin, à Wittstock, à Bellow, nous en verrons à Parchim, à Criwitz, à Schwerin, tous les mêmes, tous fleuris, lançant souvenir de cette sinistre épopée : 6 000 morts, 6 000 déportés, sont morts le long de cette route. Un monument très émouvant — une mère pleurant sur tous ces morts — le rappelle au coin d'un bois à Raben Steinfeld. Les cars s'y sont arrêtés et, une fois encore, les pensées se sont envolées vers les disparus, non seulement les camarades de notre commando mais tous les déportés des premières colonnes, tous ces noyés dans la Baltique comme les maris de trois d'entre nous.

Annie Hervé

à la
découverte

du
Musée de la
Résistance
et de la
Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 10.1 La prise en charge des déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1 et 2

La prise en charge des déportées par l'ADIR

L'APR (Amicale des prisonnières de la Résistance) précède la création de l'ADIR (assemblée constitutive du 4/11/45). Cette première association fut fondée par Irène Delmas dès octobre 1944. Elle avait pour vocation d'apporter une aide matérielle et psychologique aux prisonnières de Fresnes, de la Santé ou des camps d'internement, mais aussi de préparer le retour des déportées d'Allemagne.

Ces femmes ont ainsi, dès l'origine de leur engagement, conscience que leur destin partagé les porte vers des difficultés matérielles et des troubles qu'elles auront à dépasser ensemble. Il y a, en effet, dans ces parcours humains et dans cette prise en charge, une spécificité féminine que le système concentrationnaire nazi a lui-même contribué à renforcer en mettant en place des prisons et des camps de femmes, notamment celui de Ravensbrück.

Par ailleurs, dans la France libérée, il faut aussi faire face aux limites de l'action de l'Etat. Ainsi, l'APR sollicite très tôt le Ministère des Prisonniers de guerre et Déportés et obtient local et subventions. En miroir, les déportées nourrissent le même projet de prolonger les liens tissés dans les camps et échangent leurs adresses « pour après » alors qu'elles ne sont pas encore libérées. Durant les premières années de l'ADIR, l'action sociale en faveur des anciennes déportées est donc l'activité principale de l'association.

Rue Guynemer à Paris, dans l'immeuble réquisitionné fin août 1944 par le Ministère des Prisonniers de guerre et Déportés, l'APR puis l'ADIR assure l'hébergement, une cantine, un service de vestiaire, un service médical (*fiche 10.5*), une bibliothèque, un atelier de formation professionnelle proposant une formation à la couture, un service juridique (*fiche 10.4*), une caisse de solidarité.

Pour les plus faibles, l'ADIR organise des séjours ou des cures de repos en Suisse ou dans les Pyrénées. « Au total, près de 1000 femmes bénéficieront de ces séjours, soit plus de 33% des rescapés de la déportation ¹ ».

L'ensemble est financé par des collectes en France, en Suisse et surtout aux Etats-Unis où une association américaine des Amis de l'ADIR est créée par Caroline Ferriday. Cette action sociale fut largement marquée par l'engagement de Geneviève Anthonioz - De Gaulle.

C'est pourquoi, toutes ces préoccupations apparaissent longuement développées dès la page 3 du premier numéro de *Voix et Visages*.

On observera le fourmillement d'initiatives et la diversité des propositions ancrées dans une réalité concrète. Celles-ci témoignent à la fois des difficultés matérielles du retour mais nous renseignent aussi sur la force d'organisation des déportées résistantes, force qu'elles puisent dans l'expérience clandestine. Ayant conscience de leur singularité dans le champ de la résistance et dans l'expérience concentrationnaire, elles se sentent les plus à même de mettre en œuvre cette immense œuvre sociale d'aide aux déportées.

¹ in, Philippe Mezzasalma, "L'ADIR, ou une certaine histoire de la déportation des femmes en France", *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 69, janvier-mars 2003, p. 49-60.

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 10.2 La prise en charge des déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1 et 2

L'ACTIVITÉ DU SERVICE SOCIAL

Le Service social de l'Association des Déportées a été fondé dès la libération et s'est occupé à ce moment-là des internées. Il a pris une extension de plus en plus grande dès le retour d'Allemagne des *Déportées politiques*, en avril 1945.

Le Service social est là pour aider moralement, matériellement, physiquement, toutes les déportées de la Résistance qui font appel à lui.

Comment peut-on aider :

- 1° Service médical.
- 2° Envoi en convalescence.
- 3° Hébergement.
- 4° Secours divers.
- 5° Travail et réadaptation.
- 6° Recherches.
- 7° Service juridique.
- 8° Liaisons avec les services sociaux existants.

SERVICE MEDICAL

Le Service médical de l'Association fonctionne tous les mardis et vendredis, de 14 à 16 heures.

Toute déportée politique de la Résistance ayant besoin d'un examen médical demande au Service social de l'inscrire pour la visite. Les examens complémentaires et spéciaux se font sur la recommandation du médecin du Centre, dans les hôpitaux ou laboratoires.

CONVALESCENCES

Toute déportée politique de la Résistance dont l'état de santé nécessite une convalescence doit s'inscrire au Service social et passe une visite médicale au Centre.

Celles de province s'adressent à leur médecin qui établit un examen médical détaillé et l'envoie ensuite au Service social, 4, rue Guynemer.

C'est le médecin qui juge si la convalescence est nécessaire; il décide également du lieu (plaine, montagne ou climat marin).

L'A.D.I.R. a pu, grâce aux conférences de Genève et de Gaulle et aux efforts conjugués de la colonie française en Suisse et du Don Suisse, organiser des séjours de convalescence en Suisse, à :

Grand-Mont-sur-Lausanne, villa « Les Hortensias ». A 750 mètres, en pleine campagne, pour 35 déportées.

Villars-sur-Beaune, chalet Rosemond. A 1.300 mètres d'altitude, en pleine montagne, avec vue magnifique sur les Alpes. Places pour 30 déportées.

Les Avants-sur-Montreux, « La Maisonnette ». A 950 mètres d'altitude. Au-dessus du lac Léman. Places pour 12 déportées.

Fribourg, villa « Saint-François ». A 1000 mètres d'altitude. Places pour 15 déportées.

Château d'Ex-sur-Montreux, chalet « La Gumfluh ». A 1.100 mètres, obligé de fermer le 20 avril, mais qui, depuis août dernier, a eu environ 50 déportées.

Montana-sur-Sierre, « Hôtel Astoria ». A 1.375 mètres d'altitude; jouit d'un panorama unique sur toutes les Alpes. Montana est réservé aux tuberculeuses non bacillaires. Places pour 12 déportées.

Deux autres Centres : *Crassier* au pied du Jura, et *Nyon* au bord du lac, ont fonctionné pendant les mois d'été 1945, de juillet à octobre.

Grand-Champ, près Neuchâtel, a fonctionné deux mois cet hiver, avec 12 déportées.

Toutes les formalités du voyage sont faites par le Service social. (Voyage et séjour sont gratuits à partir de Paris.)

Les pensionnaires sont deux par chambre, à l'exception de *Grand-Mont* qui a quatre chambres à une personne.

Environ 350 déportées ont pu jouir de ce séjour rénovateur.

En France, les séjours sont également gratuits, offerts par l'A.D.I.R.

De mai à octobre 1945, le Centre de *Le Centre de Nice*, « Palais Carabacel », ouvert depuis décembre 1945, abrite 25 convalescentes.

Un nouveau Centre, à *Vimines*, site magnifique près de Chambéry, en Savoie, *Bonne-sur-Ménoge* (Haute-Savoie), a été ouvert le 20 avril, pour 15 déportées.

Pour les enfants de déportées qui ont besoin de convalescence, le Service social se met en rapport avec les différents services d'enfants qui peuvent offrir des convalescences aux plus nécessiteux.

HEBERGEMENT

Les déportées politiques de la Résistance qui se trouvent sans logement et qui ont un emploi à Paris ou qui y font leurs études peuvent être hébergées au Centre de l'A.D.I.R., en se faisant inscrire au Service social.

Elles sont en chambre de deux, trois ou quatre personnes, suivant les places disponibles.

Les déportées politiques de province, de passage à Paris pour différentes démarches concernant leur activité dans la Résistance, peuvent également être hébergées au Centre.

Le prix de journée, repas compris, est actuellement de 65 francs par jour.

La crise actuelle des logements rendant insoluble la question de l'habitation, il n'est pas possible au Service social de faire des démarches en vue d'obtenir des appartements.

SECOURS

Jusqu'à ce jour, le Centre de l'A.D.I.R. a pu offrir des secours de tous ordres : vêtements, lingerie, literie, meubles, vaisselle, batterie de cuisine, colis de suralimentation.

Marrainages grâce à l'aide du Canada, de l'Amérique, de la Suède, du Danemark : une demande est faite pour chaque déportée à ces différents comités, lesquels envoient environ deux à trois mois après un colis contenant des vivres et parfois des vêtements.

Pour tout secours, s'inscrire au Service social de l'A.D.I.R., 4, rue Guynemer qui, après enquête, donne suite à la demande de l'intéressée.

Un colis offert par la Croix-Rouge canadienne a été distribué à toutes les déportées.

TRAVAIL ET READAPTATION

Le Service social de l'A.D.I.R. s'efforce de procurer des situations aux déportées politiques de la Résistance qui ont besoin de gagner leur vie.

Lorsque le cas est particulièrement délicat, le Service social les dirige sur un Centre d'Orientation professionnelle ou les met en rapport avec d'autres œuvres susceptibles de leur procurer un travail approprié à leurs aptitudes.

Jusqu'à ce jour, nous avons pu placer des téléphonistes, secrétaires, employées de banque, de bureau, gardienne d'enfant, cuisinière, femme de ménage, vendeuses.

Les déportées désirant poursuivre leurs études ou faire un apprentissage d'employées de bureau, sténo-dactylos, peuvent s'inscrire au Service social.

Quelques bourses ont pu être accordées par l'A.D.I.R. après enquête.

ATELIER DE FORMATION PROFESSIONNELLE

Nos camarades qui désirent apprendre le métier de couturière sous la direction d'un professeur de l'enseignement technique particulièrement qualifié, peuvent se faire inscrire à l'atelier où elles font un apprentissage rétribué sur la base syndicale.

RECHERCHES

Pour toutes recherches concernant les familles et enfants, le service officiel est dirigé par Mlle Jacob, Service des Recherches et Documentation, 78, avenue Foch, à Paris.

Le bulletin publiera des demandes de recherches afin que la plus large diffusion soit faite auprès de nos camarades.

SERVICE JURIDIQUE

Mmes Renée Thomas-Mirande, avocat à la Cour, 82, avenue de Wagram (CAR-not 46-00) et Campinchi, 96, avenue Kléber (KLEber 23-33) se mettent gracieusement à la disposition de leurs camarades déportées et internées.

Prière de prendre rendez-vous par téléphone.

LIAISONS SERVICES SOCIAUX

Le Service social de l'A.D.I.R. est en liaison avec tous les services sociaux de Paris et de Province. Il peut donc aiguiller les déportées sur les services des hôpitaux, sur des services départementaux et régionaux qui pourraient apporter une aide ou un conseil à toutes celles qui en éprouvent le désir et la nécessité.

Le Service social ne peut pas apporter une solution efficace à tous les problèmes qui se posent, mais il essaye de comprendre, d'aider, d'aiguiller et d'apporter le maximum de réconfort à toutes les camarades qui ont besoin d'être encouragées, guidées, aidées.

Le Service social est ouvert tous les matins de 9 à 12 heures, et le lundi toute la journée.

L'Assistante Sociale : F. MORAX.

à la
découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 10.3 La prise en charge des déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1 et 2

Après Auschwitz ...

Depuis le jour de mon rapatriement de Neustadt (en Allemagne) le 30 mai 1945 j'étais soignée à Paris à l'hôpital Broussais.

Un mois plus tard, l'équipe médicale décidait de m'envoyer à la montagne en préventorium. L'assistance sociale, Mlle Auger, me proposait un séjour en Haute-Savoie. Moi, j'avais très envie de connaître la Suisse, pays de rêve, aux sites magnifiques. J'en ai fait part à Mlle Auger qui regrettait beaucoup mais elle n'avait pas de départ pour la Suisse. Elle me promit d'en parler à une de ses collègues qui, elle, en organisait.

La réponse ne se fit pas attendre, Mme Morax, dont nous garderons toutes un souvenir chaleureux accepta avec l'accord de Geneviève de Gaulle d'emmener trois petites jeunes filles juives qui n'étaient pas d'anciennes résistantes.

C'est ainsi que je fis la connaissance de l'A.D.I.R. qui venait de se créer et j'eus ainsi le privilège de partir avec l'Association pendant plus d'un an en Suisse. Ce fut un séjour

inoubliable. Chaque jour je reprenais des forces, entourée d'anciennes résistantes que je ne tardais pas à admirer. C'est par elles que j'appris ce que fut la Résistance, car dans le petit village des Deux-Sèvres d'où j'avais été arrêtée à quatorze ans, j'ignorais tout.

J'écoutais avec le plus vif intérêt les récits que nous narraient avec beaucoup d'humour nos camarades. Je dois dire que ce fut pour moi une thérapie. J'occultais pour un certain temps ce que j'avais vécu à Auschwitz, pour rien, uniquement parce que j'étais née.

Quand je revins à Paris en septembre 1946 il fallait affronter toutes les difficultés de la vie sans les parents qui avaient été exterminés tous les deux à Auschwitz. Sans cette halte en Suisse où j'avais repris bien des forces je ne sais pas comment j'y serais parvenue.

C'est pour cela que jamais je ne pourrai oublier ce que je dois à l'A.D.I.R. et en particulier à Geneviève.

Ida Grinspan

à la
découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 10.4 La prise en charge des déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1 et 2

CHRONIQUE JURIDIQUE

Etat-Civil des non-rentrés

Une importante circulaire émanant du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, en date du 18 mars 1946, va permettre de régulariser rapidement, à la demande des familles, l'état-civil des non-rentrés. Cette mesure apporte au moins aux parents des absents une aide aux difficultés matérielles dans lesquelles ils se trouvent journellement du fait de « l'absence ». J'insiste sur le premier point que la base essentielle de cette régularisation est la *demande formulée par la famille*.

Deux cas sont à envisager :

1° *L'état du dossier* composé par la demande de la famille, par les certificats ou attestations que cette dernière aura pu recueillir auprès des camarades de déportation ou des associations de rapatriés, par les documents qui sont en possession des services du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre, *permet l'établissement d'un acte de décès*.

Dans l'affirmative, l'acte de décès sera établi directement par les soins du Ministère précité (application de l'ordonnance du 30 octobre 1945, *J.O.* du 31 octobre 1945). L'acte de décès sera transcrit à la mairie du dernier domicile de l'absent. La famille en sera informée directement, sans faire aucune démarche et pourra ensuite se faire délivrer par la mairie intéressée les extraits d'acte de décès dont elle a besoin.

La famille devra joindre à la demande de décès, un extrait d'acte de naissance et éventuellement d'acte de mariage.

2° *L'état du dossier* composé ainsi qu'il a été dit, *ne permet pas l'établissement d'un acte de décès*.

Dans ce cas, les services du Ministère des Anciens Combattants et Victimes de la Guerre établiront une décision de disparition (article 68 du Code civil, ordonnance du 30 octobre 1945). L'acte de disparition envoyé à la famille lui permettra en s'adressant au Procureur de la République du dernier domicile de l'absent de faire rendre un jugement déclaratif d'absence (loi du 22 septembre 1942, validée et modifiée par l'ordonnance du G.P.R.F. d'Alger du 5 avril 1944). Cette demande au Procureur de la République se fera sur papier libre et sans frais. Cinq ans après la date prise comme point de départ de l'absence, la famille pourra faire rendre un jugement déclaratif de décès en saisissant le Procureur de la République.

Il demeure entendu que les recherches continuant, il est toujours possible, à quelque moment, de faire transformer l'acte de disparition en acte de décès, lorsque les preuves suffisantes sont acquises.

Les imprimés qui devront être remplis *complètement et soigneusement* par les familles se trouveront dans les Mairies et les Associations de Rapatriés et seront remis sur la demande des intéressés.

LAURE.

à la
découverte

du Musée de la Résistance et de la Déportation

3. L'improvisation : rapatriements, retours, prises en charge

Fiche 10.5 La prise en charge des déportés à travers les articles du Bulletin *Voix et Visages*, n° 1 et 2

CHRONIQUE DU DOCTEUR

L'obésité des femmes déportées rapatriées.

Il est bien connu que certaines femmes rentrées cachectiques de déportation, lorsqu'elles ont été mises au repos et à un régime alimentaire substantiel ont, non seulement repris, mais, de beaucoup dépassé leur poids normal.

Le retour à une vie active a permis à la majorité d'entre elles de retrouver leur équilibre pondéral, mais d'autres au contraire, malgré les fatigues de la vie professionnelle, familiale et des complexités de la vie quotidienne, n'ont pas maigri et ont même continué à grossir : plus elles se fatiguaient et plus elles grossissaient. Cet embonpoint pathologique s'accompagne de pâleur, de très grande lassitude, d'essoufflement au moindre effort, parfois, mais non constamment, de trouble des règles.

Cet état relève d'un trouble glandulaire profond, probablement hypophysaire.

Le traitement théorique est le suivant :

1° *Repos complet au lit*;

2° *Régime alimentaire* composé de : a) viande 2 ou 3 fois par jour ou œufs ou poissons; b) fromages; c) légumes verts et fruits en abondance; d) beurre en petite quantité; e) *réduction aussi complète que possible des liquides*; f) trois à quatre biscottes par jour; g) suppression du sel dans l'alimentation.

Comme médication, et sur avis du médecin traitant seulement, extrait thyroïdien ou hypophysaire.

Mais le régime et le repos sont les facteurs de guérison les plus importants.

Pratiquement, la majorité d'entre vous ne peut se permettre ce mode de vie, ni ce régime alimentaire.

Retenez cependant ce bref exposé :

1° que le repos *étendu* doit être recherché au maximum et qu'un excès de fatigue et d'exercice ne peut qu'augmenter votre trouble et par conséquent votre obésité; 2° que la suppression des liquides et du sel est indispensable; 3° que votre alimentation doit comporter surtout de la viande, des œufs, du poisson, du fromage, des légumes verts et des fruits; 4° que les traitements médicaux ne sont que des adjuvants et ne doivent être prescrits que par un médecin, car ils ne sont pas inoffensifs.

Dr Amy-Bernard Pichon.

4. L'après : découvrir, connaître, juger, transmettre

Fiche 11 Alice Delille épouse Caldérone, résistante - déportée à Ravensbrück et Flossenbürg

Travaillant à la préfecture de Belfort, Alice Delille est arrêtée en janvier 1944 pour faits de résistance et déportée le 19 avril pour l'Allemagne. Elle passe par les camps de Ravensbrück et Flossenbürg, puis par les *kommandos* de Graslitz et de Zwodau où elle est libérée, le 8 mai 1945. Au stylo, elle a identifié sur le cliché ses deux camarades franc-comtoises, Isabelle Cherpitel et Odile Bogé. On reconnaît ici, outre la forme de la baraque à l'arrière-plan caractéristique de l'architecture concentrationnaire, la longue robe rayée resserrée à la taille qui évoque les dessins de Jeannette L'Herminier.

La lettre qui l'accompagne, envoyée par une de ses amies, évoque le retour et les difficiles retrouvailles familiales. Ainsi les enfants ne reconnaissent-ils pas leur «maman d'avant».



après (notre épouillage) et avant le départ
par la France par (Dodge) camions
militaires et ensuite par Charleville - Metz vers
Belfort dans une voiture conduite par
des Supérieurs militaires, en tenue

Odile, Isabelle et Alice.

Photos faites et données par des
militaires

Boul 4 Mai 1945.

Bien chère petite Alice.

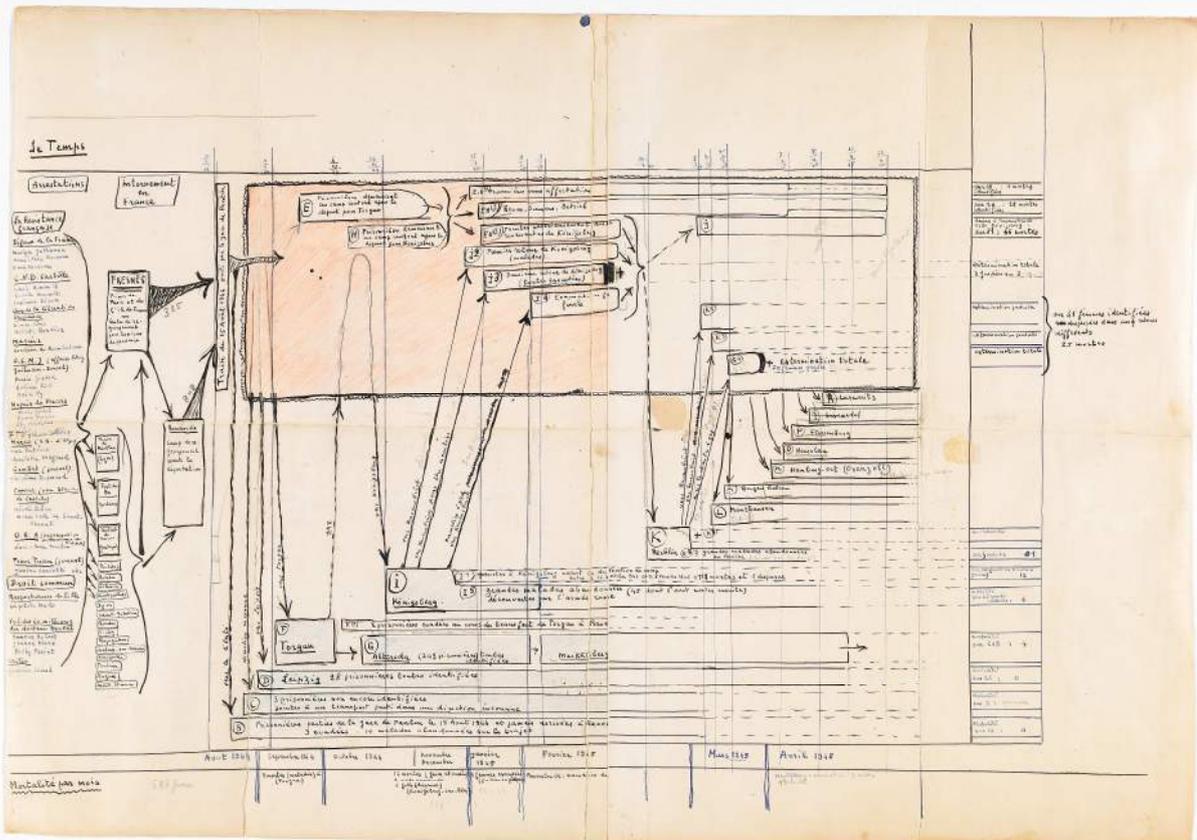
Maman m'a fait parvenir ta
lettre qui était arrivée à Vesoul pendant
mon absence car je suis à Boul depuis
une huitaine.

J'ai été très heureuse de revoir
ma famille mais ce que je craignais
le plus c'est produit avec mes enfants ne m'ont
pas reconnue, surtout Guy il ne voulait
pas m'approcher, pour lui je ne suis
pas sa maman et autant il avait
gardé un tout autre souvenir de moi
dans sa mémoire et surtout, et il reste
encore septique. Il est vrai que j'ai
tellement maigri que ce n'est guère
étonnant qu'il ne me reconnaisse pas.

4. L'après : découvrir, connaître, juger, transmettre

Fiche 12.1 La frise du temps : le parcours d'un convoi, par Germaine Tillion

Cette « frise du temps » réalisée par Germaine Tillion tente de retracer le parcours et le destin des femmes déportées au camp de concentration de Ravensbrück par le convoi du 15 août 1944 (convoi des « 57 000 »). Ce document décrit à la fois les arrestations et les lieux d'internement en France, de zone nord (Fresnes, Rennes, par exemple) et de zone sud (Lyon, Toulouse, Marseille, etc.), les prisons du Reich, les *Kommandos* et les divers camps de concentration dans lesquels ces déportées ont été internées jusqu'en avril 1945. Sur ce schéma, le camp de Ravensbrück est représenté par l'encadré colorié en rouge. On peut y lire des informations précieuses sur la mortalité des femmes de ce convoi ainsi que sur les causes de décès (maladies, épuisement, femmes gazées). À partir du 18 janvier 1945, cette frise rend compte également des évacuations et des marches de la mort vers d'autres camps (Bergen-Belsen, Mauthausen, Flossenbürg). Le « Livre-Mémorial des déportés de France par mesure de répression » recense pour ce convoi 546 femmes.

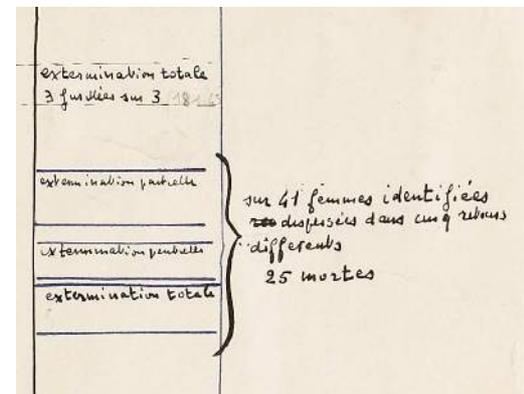
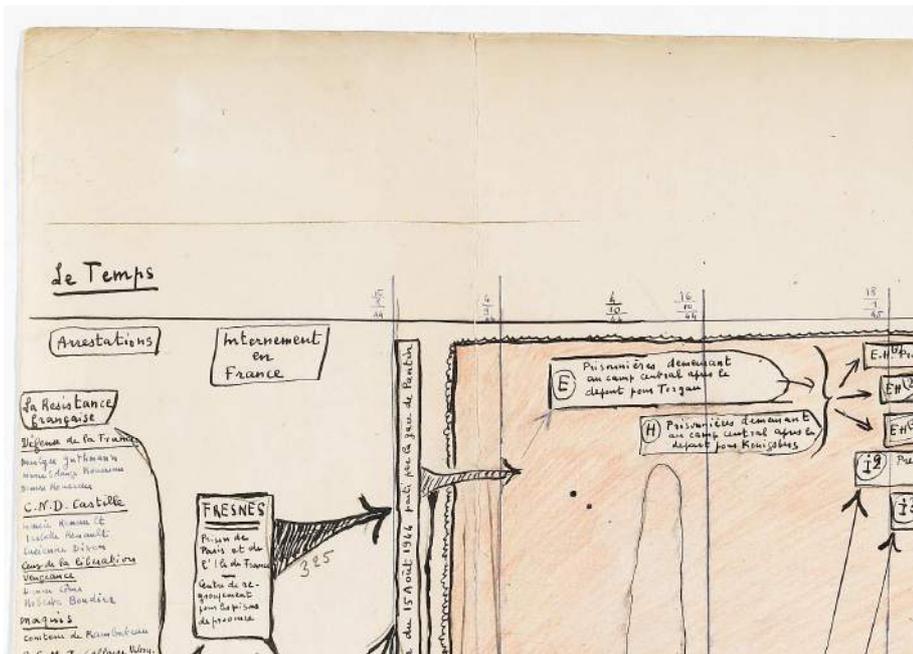


Document n° 27 : La frise du temps : le parcours d'un convoi, par Germaine Tillion, non datée, H. 47, 7 cm x l. 67,8 cm, fonds Tillion © Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

4. L'après : découvrir, connaître, juger, transmettre

Fiche 12.2 La frise du temps : le parcours d'un convoi, par Germaine Tillion

Ce document est d'une grande richesse pour l'historien. Il permet, en amont, de connaître les formes d'engagement dans la Résistance des femmes déportées (maquis, mouvements comme Défense de la France, Franc-Tireur, Combat ou réseaux comme CND-Castille ou Turma-Vengeance). En aval elle révèle, à travers la grande diversité des parcours dans les prisons du Reich, dans les camps de concentration et dans les *Kommandos*, une part de la logique répressive de l'Allemagne nazie. Enfin, c'est un document qui témoigne de la volonté immédiate de nombre de déportés d'écrire l'histoire de la déportation et d'en comprendre les ressorts dans leur complexité. La portée mémorielle de ce document se traduit notamment par la recherche des noms des femmes déportées dans ce convoi. Germaine Tillion publie une première version de son étude sur Ravensbrück en 1946 dans la revue *Les Cahiers du Rhône*. Son *Ravensbrück* de 1973 s'appuie en partie sur ce document.



	Août 1944	Septembre 1944	Octobre 1944	Novembre
Mortalité par mois	587 femmes	2 mortes (maladie) à (Torgau)		12 mortes (fa 1 morte assassiné 1 poche (despau (Kommando)

Bibliographie indicative

« La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire »

• La fin de la guerre et la libération des camps

Blatman (Daniel), *Les marches de la mort. La dernière étape du génocide nazi, été 1944-printemps 1945*, Paris, Fayard, 2009, 590 pages.

Kershaw (Ian), *La Fin. Allemagne 1944-1945*, Seuil, 672 pages.

• Les retours, l'accueil et la prise en charge des déportés

Cochet (François), *Histoire des prisonniers de guerre, déportés et STO (1945-1985)*, SPM et Kronos, 1992, 271 pages.

Matard-Bonucci (Marie-Anne) et Lynch (Edouard) [dir.], *La libération des camps et le retour des déportés*, Editions Complexe, 1995, 285 pages.

Mezzasalma (Philippe), *L'ADIR, ou une certaine histoire de la déportation des femmes en France, Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 69, janvier-mars 2003, p. 49-60.

Monnier (Eric) et Exchaquet-Monnier (Brigitte), *L'accueil en Suisse romande d'anciennes déportées françaises de la Résistance (1945-1947)*, Neuchâtel, Editions Alphil, 2013, 411 pages.

Pavillard (Anne-Marie), *Les archives de l'Association des anciennes déportées et internées de la Résistance (ADIR) à la BDIC*, Histoire@Politique. Politique, culture, société, N°5, mai-août 2008, « Femmes en résistance à Ravensbrück », www.histoire-politique.fr.

Rotman (Patrick), *Les survivants*, Panama, 2005, 194 pages.

Wormser-Migot (Olga), *Le retour des déportés. Quand les Alliés ouvrirent les portes...*, Editions Complexe, 1985, 341 pages.

• Témoigner, juger, comprendre

Brutman (Tal), Joly (Laurent) et Wiewiorka (Annette) [dir.], *Qu'est-ce qu'un déporté ? Histoire et mémoires des déportations de la Seconde Guerre mondiale*, CNRD-Editions, 2009, 415 pages.

Fontaine (Thomas), *Déportations et génocides, l'impossible oublié*, Tallandier-FNDIRP, 2009, 143 pages.

• Approches régionales

Regards belfortains sur le retour des camps, catalogue de l'exposition, Archives départementales du Territoire de Belfort, 2005, 57 pages.

• Le thème du CNRD et l'histoire des arts

Bober (Robert), *Quoi de neuf sur la guerre ?*, P. O. L., 1993.

Delbo (Charlotte), *Mesure de nos jours. Auschwitz et après*, Editions de Minuit, 1971.

Levi (Primo), *La Trêve*, Grasset, 1969.

Semprun (Jorge), *L'écriture ou la vie*, Gallimard, 1994.

Duras (Marguerite), *La douleur*, Folio, 1985.

Perec (Georges), *W ou le souvenir d'enfance*, L'imaginaire-Gallimard, 1975.

Crédits et demande de visuels

Portfolio

Concours national de la Résistance et de la Déportation

« La libération des camps nazis, le retour des déportés et la découverte de l'univers concentrationnaire »

● Provenance des visuels utilisés dans ce portfolio :

Les fonds d'archives et périodiques du Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon (Fonds Léon Delarbre, fonds L'Herminier, fonds Marchand, fonds Tillion et autres).

● Crédits :

Pour l'ensemble des visuels de ce portfolio :

© Musée de la Résistance et de la Déportation de Besançon.

A l'exception des deux cartes utilisées pour la fiche 3 de ce portfolio :

© United States Holocaust Memorial Museum, Washington, DC.

Traduction © Mémorial de la Shoah, Paris, France.

Consultable sur : <http://www.ushmm.org/wlc/fr/gallery.php?ModuleId=22&MediaType=NM>.

(Site internet de l'Encyclopédie multimédia de la Shoah du United States Holocaust Memorial Museum consulté le 07/11/2014).

● Pour toute demande d'utilisation de visuel, à des fins de reproduction en basse ou haute définition, veuillez contacter le musée :

Pauline CHEVASSU pauline.chevassu@citadelle.besancon.fr

03 81 87 83 15 (Centre de ressources).

● Pour toute autre demande vous pouvez également contacter les professeurs du Service éducatif du musée :

Cécile VAST

cecile.vast@ac-besancon.fr

Emeline VIMEUX

emeline.vimeux@ac-besancon.fr

Ou par téléphone au 03 81 87 83 17.

à la
découverte

du
Musée de la
Résistance
et de la
Déportation

CITADELLE - PATRIMOINE MONDIAL

99, rue des Fusillés | 25042 Besançon Cedex 3

Tél. 03 81 87 83 33 | Fax 03 81 87 83 34

contact@citadelle.besancon.fr

Contact musée : 03 81 87 83 12

www.citadelle.com

Retrouvez toutes les informations pratiques
sur notre site Internet et téléchargez nos documents.

Citadelle
Besançon | PATRIMOINE MONDIAL

